

Nouveautés

Number 127, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55798ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2002). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (127), 4–19.

CHRONIQUES

JEAN-PAUL DUBOIS
Jusque-là tout allait bien en Amérique

Paris, Éditions de l'Olivier / Le Seuil
 2002, 279 pages

Jusque-là tout allait bien en Amérique est un recueil de textes écrits par Jean-Paul Dubois pour l'hebdomadaire français *Le Nouvel Observateur* entre 1996 et 2001. Un précédent recueil intitulé *L'Amérique m'inquiète* réunissait ses chroniques de 1990 à 1996.

Ces courtes chroniques portent sur les facettes les plus saugrenues des États-Unis. Regroupés par thèmes – tels New York, le monde carcéral, les cimetières... –, les textes de Dubois sont écrits sous le sceau d'un étonnement amusé, ironique ou choqué. Mais c'est bien la curiosité qui mène l'auteur à travers sa découverte des incongruités qu'il relève chez nos voisins du Sud. Avec une certaine complaisance à montrer au lecteur les situations les plus absurdes qu'il a pu rencontrer, Dubois pose un regard de Français sur l'Amérique de tous les excès avec une fascination certaine. Mais

est-ce bien l'Amérique qu'il dévoile, ou plutôt une certaine Amérique, celle que s'attend à voir l'Européen quand il arrive sur le Nouveau Continent ? C'est bien connu, l'Américain moyen porte en tout temps une arme à feu dont il n'hésite pas à user contre les voleurs de tondeuse à gazon, il est convaincu que la peine de mort est une volonté de Dieu et il fait enterrer son chien dans un cimetière spécialement dévolu à cet effet. L'Amérique des clichés, vous dis-je. De plus, circonstances obligent, le recueil s'ouvre avec trois textes portant sur le 11 septembre 2001 et ses suites. À travers le filtre des stéréotypes exprimés, il demeure néanmoins une intelligence du regard de la part de Dubois, avec un souci constant de la nuance : pas d'anti-américanisme primaire, mais pas non plus d'admiration béate. En somme, vu d'ici, ce recueil mérite un œil amusé, sans néanmoins apporter d'éléments nouveaux à notre compréhension de nos voisins, ni non plus résoudre le mystère de la fascination européenne envers l'Amérique...

Viviane Paradis



CONTES

PHILIPPE TURCHET
Les êtres rares

VLB éditeur, Montréal
 2001, 104 pages

On ne lit pas par hasard : le livre séduit. Sur la couverture, deux êtres fluides s'étreignent dans une union fusionnelle. Sous la couverture, un seul mot s'étend sous le titre : « conte », indication générique donnée comme une promesse. Avec *Les êtres rares*, Philippe Turchet s'initie à la fiction en présentant une œuvre troublante écrite dans un style accessible où merveilleux et philosophie s'allient pour produire du sens. Rencontre jamais fortuite ; on ne lit pas par hasard...

Il était une fois, des entités fluides vivant très loin sur la planète blanche, espace utopique où l'amour se vit avec sérénité et exclut tout rapport de possession. Un jour, là où le bonheur se respirait et s'entendait partout, la tristesse atteint un enfant. Devant l'imminence d'une contagion planétaire, Mali, villageois solide, se voit confier la mission de trouver la « sérénité génétique » sur la planète bleue, la Terre. Il doit découvrir le secret que détient, sans le savoir, quelques rares Terriens ayant le pouvoir de préserver et de partager le bonheur. Son périple chez les Terriens lui apprend que possession et violence ne doivent pas entrer dans la dynamique amoureuse. Bien qu'amoureux et amant de Claire, un être rare, Mali ne se marie pas et n'a pas d'enfant, idéologie du détachement oblige.

Cette histoire, « trop invraisemblable pour avoir pu être inventée, vous en conviendrez » (p. 104), apparaît d'abord comme le lieu privilégié de réflexions philosophiques troublantes sur les relations amoureuses et le rapport à l'altérité. L'Autre constitue le cœur

du questionnement philosophique des *Êtres rares*. De toutes les remises en question résulte une intéressante mais classique séparation du monde : être et paraître deviennent les deux termes d'une opposition comportementale. Deux univers se rencontrent pour faire paisiblement éclater le manichéisme propre au conte et désigner le

partage comme espoir de bonheur. C'est pourquoi le lecteur sort du livre avec le rêve au cœur. Toutefois, aussi lucides que puissent être les réflexions documentées de Turchet sur l'humain, la naïveté de la leçon laisse le lecteur sceptique : aimer sans posséder paraît utopique, à l'image de la vie sur la planète blanche. Mais l'acte d'écriture apparaît comme un pas vers la réalisation du meilleur des mondes : « Toutes les réalités d'aujourd'hui naissent des rêves que certains ont faits hier » (p. 13). L'acte de lecture freine cet élan de naïveté du conte tout en prolongeant les réflexions.

Pourquoi ouvrir ce livre ? Par curiosité pour le conte contemporain ; par amour de la fiction qui donne sens au réel ; par besoin de connaître les sourires et les questionnements qui se donnent rendez-vous à travers la lecture d'une si douce fiction.

Claudia Raby

DICTIONNAIRE

PAUL ARON, DENIS SAINT-JACQUES ET ALAIN VIALA
Dictionnaire du littéraire
 Presses Universitaires de France
 Paris, 2002, XXV, 634 pages.

La parution de ce *Dictionnaire du littéraire* tombe à point puisque nous n'avons pas d'outils équivalents pour guider les étudiants à l'université. L'originalité de cet ouvrage imposant tient d'abord à la gamme des couleurs de sa couverture puisque l'acheteur a le choix entre quatre couleurs. Ensuite, on est frappé par le nombre d'entrées et de renvois qui, avouons-le, couvre de multiples questions, problématiques, notions et thèmes auxquels nous avons affaire lorsque nous abordons le littéraire : le romantisme, les salons littéraires, le merveilleux, l'épicurisme, le

journalisme, la génération littéraire, la narration et ainsi de suite. Les domaines couverts sont nombreux et les auteurs soulignent avec raison qu'il s'agit d'un état de la recherche actuelle donc que nous restons dans le connu, et, malheureusement, dans le convenu. En effet, nous aurions aimé que certains auteurs approfondissent leur sujet et donnent un aperçu un peu



plus contemporain de ce qui alimente le littéraire et que l'on sorte des sentiers battus afin que l'on n'ait pas l'impression que le littéraire se cantonne aux œuvres consacrées (l'article sur le cinéma, par exemple, est nettement insuffisant).

Ces faiblesses en cachent peut-être d'autres et sont inhérentes à ce type d'ouvrage où l'on sollicite la contribution de multiples collaborateurs sans qu'il soit toujours possible de valider les informations. Cependant, il y a bien d'autres entrées qui sont remarquables

par la densité et la clarté du propos : « l'enseignement de la littérature » de Max Roy, « l'état » par Alain Viala, « la poétique » de Jean-Marie Klinkenberg, « le canon et la canonisation » de Lucie Robert ou « la prosodie » de Gérard Dessons, pour n'en nommer que quelques-uns, sont des modèles du genre. Tout compte fait, *Le Dictionnaire du littéraire* est un instrument de première importance et un ouvrage de références qui répond à un besoin pour les études littéraires.

Roger Chamberland

ESSAIS

MAURICE G. DANTEC

Le théâtre des opérations 2000-2001. Laboratoire de catastrophe générale

Gallimard, Paris

2001, 756 pages

Suite d'une entreprise critique et métacritique amorcée en 2000, ce second journal « métaphysique et polémique » doit se lire comme un acte de résistance global face à une époque

ROMAN

SERGIO KOKIS

L'art du maquillage

XYZ éditeur, Montréal, 2002, 394 pages

Collection « Romanichels plus »

Dossier d'accompagnement présenté par Frédérique Izaute

MICHELINE LA FRANCE

Le don d'Auguste

XYZ éditeur, Montréal, 2002, 200 pages

Collection « Romanichels plus »

Dossier d'accompagnement présenté par Paul Rousseau

Belle idée que cette nouvelle collection chez XYZ éditeur qui publie des auteurs québécois contemporains en format poche avec un dossier d'accompagnement pour les étudiants des Cégeps. Baptisée simplement « Romanichels plus », la collection est dirigée par Josée Bonneville, familière de ce genre d'ouvrages didactiques destinés au collégial.

Ce sont d'abord de beaux livres, de facture agréable, dont les lignes du texte intégral ont été numérotées pour faciliter le repérage d'extraits. *L'art du maquillage*, roman de Sergio Kokis, pourra cependant rebuter les lecteurs les moins aguerris avec ses 330 pages de texte bien serrées. Le choix de ces deux premiers titres dans la collection paraît original (d'autres titres s'ajouteront à l'automne) et vient oxygéner le corpus d'œuvres québécoises généralement étudiées au collégial.

Le dossier d'accompagnement se divise en cinq sections et présente une promenade dans l'univers de l'œuvre et de son auteur. D'abord, le contexte du roman est évoqué de façon générale, sur le plan socio-historique puis culturel et littéraire. Cette première partie brosse sommairement (avec des raccourcis parfois déroutants) un arrière-fond qui permet de mieux mettre l'œuvre en relief. Comme il s'agit de romans contemporains, leur inscription dans l'histoire littéraire québécoise n'est pas toujours évidente et conduit les analystes soit à des liens très précis, voire limitatifs, avec d'autres œuvres (comme c'est le cas avec Paul Rousseau qui rapproche le roman de La France presque essentiellement avec ceux de Tremblay) ; ou alors le lien de l'œuvre avec le roman québécois paraît si ténu qu'il en devient vague ou incohérent, comme le laisse deviner cette phrase de Frédérique Izaute à propos du roman de Kokis : « La narration au «je» par un personnage qui prend lui-même la plume pour raconter son aventure est encore

un exemple, parmi d'autres, de particularité qui traverse la littérature québécoise contemporaine ». Une deuxième section présente l'auteur et son œuvre par une biographie et une longue entrevue avec l'écrivain. L'entretien avec Sergio Kokis se révèle fort intéressant puisque le propos n'est pas uniquement limité au roman, mais aussi élargi à la conception de l'écriture et de la littérature québécoise.

En revanche, les éléments biographiques et l'entrevue proposés par Paul Rousseau dans son étude du roman de Micheline La France m'ont paru plus décevants puisqu'on s'y livre pour l'essentiel au dangereux partage entre le réel et la fiction dans l'œuvre en abusant, de façon plus ou moins pertinente, des liens entre la vie de l'auteure et certains éléments du roman (ce qui coupe les ailes aux interprétations plus symboliques). L'étude de l'œuvre proprement dite prend place ensuite et se développe selon le schéma consacré : structure, cadre spatio-temporel, personnages, thèmes. L'ensemble donne une bonne idée des principaux enjeux du roman et reste toujours accessible aux lecteurs ciblés en vulgarisant bien les notions théoriques employées (avec cependant quelques malencontreuses erreurs dans le dossier d'Izaute, où sont par exemple confondus « analepse » et « prolepse »). Les deux dernières sections complètent enfin le dossier par une série de questions proposées aux étudiants pour d'abord comprendre le roman dans ses parties, puis de façon plus globale par des sujets de dissertation riches et variés, bien alignés sur les modèles que propose l'épreuve ministérielle.

Voilà donc une belle initiative de XYZ que d'enrichir le marché des œuvres commentées destinées au collégial par des romans nouveaux, contemporains et québécois. Les étudiants, comme les professeurs, y trouveront leur compte.

Isabelle L'Italien-Savard



où le révisionnisme et le relativisme forcés ont la main haute sur les mentalités. Maurice G. Dantec constate, traque, analyse et en arrive à ce pronostic amer : « au XXI^e siècle, les esprits libres devront se terrer dans des souterrains ». Dans la mire de l'auteur, tout peut devenir prétexte à des réflexions inquiétantes tant elles sonnent juste, de l'ascendant qu'exerce aujourd'hui la littérature dite « trash » à tout ce qui se trame derrière un humanitarisme de bon ton. Voyage politique et artistique, religieux, juridique et scientifique, *Le théâtre des opérations 2000-2001* démonte d'un bel ensemble les illuminismes de la gauche et de la droite, les mirages égalitaires, bref tout ce qui, sous couvert de libération collective, contribue insidieusement à la dévastation de la pensée critique et à l'émergence de nouveaux totalitarismes. Loin de militer en faveur d'une quelconque doctrine qu'il distillerait de page en page, Maurice Dantec mène plutôt un combat singulier, celui d'une écriture qui sonde l'étendue de nos désastres pour mieux préparer l'émergence du futur, une « méthode de survie de la conscience ». Se méfiant des triples A (anarchistes anti-alphabétiques), de l'IDÉAC (intelligence dévolutive anticulturelle) et des UNIANII (universitaires à nihilisme intégré), l'auteur dénonce la liquidation sauvage de l'héritage classique occidental et un système d'éducation aussi obscurantiste que consensuel.

Dans cette vaste opération tactique qui vise à préserver ce qu'il reste aujourd'hui de liberté réelle et de rigueur intellectuelle, Dantec maîtrise l'art du trait cinglant ; les phrases grincent de partout car « attaquer sans distance, autant dire sans ironie, c'est lancer des troupes à l'assaut sans le moindre état-major ». Parmi ses victimes de prédilection, notons Virginie Despentes, Slobodan Milosevic, José Bové, l'ONU, Jack Lang, le P.Q., le gouvernement Chrétien – un « Conducator communiste », la justice bureaucratique et quelques critiques, dont un certain « petit Z. » qui en prend pour son rhume. Or, ce travail de sape des certitudes ambiantes s'accompagne d'une volonté métacritique sans cesse réaffirmée. Entrant dans une « logique de guerre », Dantec dévore l'entropie en créant et n'hésite pas à mettre en scène sa posture : celle d'un individu qui se retranche et qui, à la faveur de l'ombre, interroge nos devenirs de nuit blanche en nuit blanche. Cherchant une vérité sans cesse à reconquérir, l'auteur de *Babylone Babies* dit le tragique de l'écriture marginale et fait s'entrechoquer les masses critiques avec une insolente et douloureuse lucidité. Tout à la fois cauchemardesque et jouissif, ce *Laboratoire* vaudra certes à Maurice G. Dantec l'étiquette de réactionnaire, de dandy passéiste. Le refrain est connu – comment

oublier *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq ? – et les boulets rouges nombreux. Pendant que les tenants de la liberté d'expression font de Virginie Despentes la nouvelle prêtresse d'une société désentraînée, que des intellectuels nient le pouvoir du zyklon B et que l'ONU ferme les yeux sur le génocide planifié par Milosevic et ses sbires, Dantec interroge les faits, le Cosmos, le Christ, Nietzsche, nos possibles et les murs que tôt ou tard nous frapperons. Au lecteur d'en tirer les conclusions qui s'imposent. Une pensée exigeante doit-elle sans appel être jetée aux orties de l'époque ?

Patrick Roy

YVON PARÉ

Souffleur de mots

Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles

2002, 137 pages

Yvon Paré, l'un des écrivains les plus connus du Saguenay-Lac-Saint-Jean, a accepté l'invitation de VLB, l'éditeur de la collection « Écrire », dont le but est d'amener les écrivains à expliquer leur venue à l'écriture. Dans *Souffleur de mots*, Paré relève le défi avec succès et raconte comment il a d'abord été perçu dans sa petite communauté après avoir délaissé le métier de bûcheron qu'exerçaient aussi son père et ses frères pour s'inscrire en lettres à l'Université de Montréal où, grâce à la complicité de Gilbert Langevin, originaire du même village, La Doré, il publie un recueil de poésie, *L'octobre des Indiens*, qui le rend en quelque sorte marginal dans son coin de pays. Il aborde ensuite le roman avec *Le violoneux*, *La mort d'Alexandre* et *Les oiseaux de glace*, trois romans qui s'inscrivaient dans un vaste projet, une sorte de saga, qu'il a dû interrompre, car ces premières pièces n'ont pas toujours reçu la faveur ni l'attention de la critique. Il est pour le moins surprenant, à ce point dans sa réflexion, que Paré garde le silence complet sur les efforts de la BCP (aujourd'hui CRSBP) du Saguenay-Lac-Saint-Jean et sur le jury du prix littéraire de cet organisme qui ont couronné son œuvre et lui ont donné la reconnaissance pour rejoindre un large public. J'ai personnellement commenté avec passion la plupart sinon tous ses romans dans les pages de cette revue et lors de la remise annuelle des prix de la BCP. Pour moi, et je l'ai répété, l'œuvre de Paré est une œuvre majeure, une œuvre engagée, nationaliste, qui s'inscrit dans cette recherche d'identité du peuple québécois. Il est vrai, toutefois, qu'écrire en région est une véritable vocation car voilà qui ne donne pas la même visibilité que ceux et celles qui écrivent dans les grands centres et participent à diverses activités médiatiques. Paré ne s'en plaint pas, mais il n'en reste pas moins, même si la qualité de l'œuvre est indéniable,

que « le souffleur de mots » n'exerce pas la même influence s'il écrit loin des grands médias.

Yvon Paré maîtrise l'écriture avec un réel talent. Il joue avec les mots, auxquels il sait donner rythme et vie, à la manière d'un coureur de marathon, qui doit bien doser son effort pour atteindre le fil d'arrivée. Il est, pour moi, un grand écrivain, car il a des choses à dire (relisez *Le réflexe d'Adam*, entre autres) et il les dit avec talent, dans une langue d'où n'est jamais absente la poésie. Il a beaucoup mérité de nos lettres et de notre pays.

Aurélien Boivin

ESSAI ET ENTRETIEN

CHRISTIAN BOBIN

Ressusciter

Gallimard, Paris

2001, 167 pages

La lumière du monde. Paroles réveillées et recueillies par Lydie Dattas

Gallimard, Paris

2001, 162 pages

Avec *Ressusciter*, Bobin privilégie une forme d'écriture plus minimaliste où n'intervient pas la fiction : contrairement au *Trés-Bas*, à *Tout le monde est occupé*, à *L'inespérée* et à de nombreux autres de ses ouvrages où des personnages orientent les propos, ce texte-ci ressemble davantage à une sorte de journal intime, ayant pour trames principales le fil du temps, la grâce des gestes quotidiens, le deuil du père, l'écriture, le souvenir de scènes marquantes, l'émerveillement devant la nature, etc. Cette épurée narration narrative renouvelle l'écriture de Bobin et confère à ses réflexions, présentées de façon aérée sous la forme de plusieurs courts paragraphes, la densité de poèmes, d'aphorismes, et même parfois de contes. Car le quotidien est si puissamment célébré par la plume de Bobin qu'il en est tout transfiguré. Voilà un livre qu'il faut parcourir sans hâte, en puisant simplement au hasard des pages les quelques îlots de sens qui réconcilient avec la vie dans ce qu'elle peut avoir de plus banal.

La lumière du monde, résultat d'entretiens réalisés par Lydie Dattas, s'avèrera digne d'intérêt pour ceux qui souhaitent en apprendre un peu plus sur l'écrivain, même si un tel ouvrage paraît ironique après avoir lu que « [l']homme dont on parle quand on parle de mes livres n'existe pas (*Ressusciter*, p. 22) ». Dans le style qu'on lui connaît, Bobin évoque sa venue à l'écriture, ses rapports avec le langage, le pourquoi de sa fascination pour la nature, sa façon de percevoir le divin, sa piè-

tre opinion des valeurs à la mode dans la société occidentale. Il illustre son propos par maintes références littéraires, précisant ses goûts, comparant plusieurs écrivains et n'hésitant pas, ce faisant, à qualifier plusieurs auteurs de « nihilistes ». Toutes ces données permettent-elles un éclairage nouveau sur l'ensemble de l'œuvre ? Sans doute, mais elles ne sont certes pas nécessaires pour en jouir pleinement, tant il est vrai que celle-ci se suffit à elle-même.

Isabelle Duval

NOUVELLES

MARIE-PASCALE HUGLO

Peaux

Éditions L'Instant même, Québec

2002, 144 pages

Peaux est le deuxième recueil de nouvelles de Marie-Pascale Huglo, professeure à l'Université de Montréal. Cette fois, l'auteure arrivée au Québec en 1983 y va de 12 nouvelles rattachées au thème apparemment sensuel de la peau, isotopie qu'elle explore sous tous ses angles à travers le recueil. Dans l'imaginaire de l'auteure, la peau devient parchemin humain dans « Point de suture », thème qu'elle a peut-être emprunté à Clive Barker, auteur du *Livre de sang* – caractère morbide en moins ; la peau devient une occasion, dans « La dermatose Moltus », de présenter des symptômes dermatologiques plutôt inquiétants – comme quoi le lecteur qui s'attend à des textes qui ne visent qu'à montrer une peau séduisante devra réorienter sa lecture... ; la peau devient source de jeunesse éternelle dans « La greffe », mais elle est reléguée à l'arrière-plan dans « Peau de balle », elle sert de prétexte à la découverte de son corps par une jeune fille dans « Hymen », elle évoque les souvenirs dans « Parfums », Max décortiquant les odeurs un peu comme le faisait le narrateur de Patrick Süskind dans *Le parfum*.

Marie-Pascale Huglo explore dans chacun des récits divers procédés narratifs, comme ses personnages arpentent les moindres recoins d'une peau lisse, élastique, boursouflée ou purulente, selon l'intrigue. Ainsi la narration se fait à la première personne du singulier comme à la deuxième du pluriel – dans deux des récits, le « vous » est presque accusateur. Dans « Hymen », l'auteure amalgame les réflexions et les répliques du père et de la fille, sans distinction, au sein des mêmes phrases. Voilà qui fait contraste avec la sobriété des récits plus passifs, plus réflexifs que sont « Comme un livre ouvert » et « Mue », dans lesquels tentent d'exister des personnages solitaires, névrosés. Dans « Porosité », les fréquentes énumérations que fait le narrateur, isolées au

centre de la page, semblent peler le discours en plusieurs couches ; ce sont des passages elliptiques qui morcellent le récit en clichés dignes du cinéma : « L'espèce de grattement – ou de frôlement – du salon me tord les viscères tellement il est proche, indéterminé. Seule, dans la rumeur. ° frontière ° seuil ° lisière ° confins ° borne ° banlieue ° morne » (p. 54).

Les nouvelles de Marie-Pascale Huglo ne sont pas plus passives qu'actives. On se surprend de constater à quel point la peau, dans ses textes, ne sert pas qu'une cause réflexive, ne permet pas que des textes tendres et sensuels – « Peau de balle », courte nouvelle policière, tend à le prouver. Le discours se fait à la fois sensible, nostalgique, mais aussi cruel, ironique, moqueur : il faut voir le protagoniste de « La greffe » tenter de vendre un produit – une « peau de Jouvence » – à laquelle il ne croit pas. Il faut aussi remarquer la mouche, élément symbolique, peut-être, qui revient dans la plupart des récits et qui apparaît même sur la page couverture du recueil. Doit-on y voir l'œil de la caméra indiscreète pourvu de la faculté d'explorer plus en détail les différentes peaux mises en scène par l'auteure ; pourvu du droit de se promener de peau en peau afin d'en comparer les textures, les odeurs – ce que fait l'auteure par le biais des mots, en réalité ?

Steve Laflamme

POÉSIE

CLAUDINE BERTRAND

Jardin des vertiges

L'Hexagone, Montréal

2002, 107 pages

Nuancé, le *Jardin des vertiges* de Claudine Bertrand n'est pas de ces recueils que le lecteur traverse impunément. Quand une citation de Jean-Jacques Rousseau vient mettre un terme à ce périple tout en douceur, elle capture tout ce que les vers de Bertrand nous ont murmuré page après page : « Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais ».

Poésie du désir, écriture de la communion et des sens aux aguets qui investissent les êtres et les lieux avec un égal bonheur, *Jardin des vertiges* refuse les avenues du narcissisme et mise sur un dialogue permanent, là où les mots s'inscrivent dans le frémissement des chairs et où le langage, pour atteindre sa vérité, se doit de transcender les bavardages quotidiens pour entendre et éprouver ce que racontent les lieux. Fruit d'un été passé dans la région Rhône-Alpes, ces poèmes apparaissent comme autant

d'étapes menant à une renaissance, à ce point capital où le « je » peut formuler ce bel aveu : « La mort peut rester ° dans de beaux draps ° la capacité de la recevoir ° dans mon corps s'est atrophiée ». Au cœur de ce triangle où parole, sensualité et nature s'entrelacent donc avec fluidité, Claudine Bertrand renoue avec une mémoire qui ne supporte pas « l'accoutrement des villes ». Ici, la violette des sorciers promet des philtres d'amour, plantes et herbes redeviennent élixirs, comme si une magie primitive refaisait surface pour sceller l'union entre la femme et son environnement. Par-dessus tout, une inextinguible soif de dignité et d'autonomie habite ce *Jardin*. « Plantés dans le sol stérile ° les arbres de la liberté ° font résistance », et l'on sent bien à quel point l'écriture est sensible à toute cette part d'insoumission qui l'entoure.

Cela dit, le recueil brille aussi par sa retenue, sa capacité à ne retenir que l'essentiel, invitant du même coup le lecteur à habiter tout ce non-dit qui lui est adressé. Évitant les grandes effusions, Bertrand installe certes un univers intimiste, mais évite les écueils de la complaisance. Remarquons également que menthe sauvage, chèvre-feuille, roses et aubépines à foison auraient pu installer un climat bucolique quelque peu suranné ; les mots y déambulent pourtant avec aisance et font de cette nature un véritable catalyseur. Si certains poèmes sont plus difficiles d'accès au premier abord, l'apaisement qui se dégage de cette lecture nous donne envie de revenir à ces vers qui s'offrent sans se dévoiler du tout au tout, à cette œuvre qui s'approprie au prix d'un certain recueillement.

Patrick Roy

PAUL-MARIE LAPOINTE

Espèces fragiles

L'Hexagone, Montréal

2002, 95 pages

Si il semble moins lu, commenté, célébré, voire statufié que les Saint-Denis Gameau ou Miron, Paul-Marie Lapointe n'en demeure pas moins une voix capitale de la poésie québécoise. 54 ans après le toujours vibrant *Virgile incendié*, il publie *Espèces fragiles*, recueil où la parole, tout en disant notre précarité et en apprivoisant nos disparitions, célèbre l'existence dans ses franges les plus subtiles. Aux envolées fougueuses de 1948, aux vers écorchés de *Pour les âmes*, l'auteur substitue une voix plus calme, moins encline aux chevauchées de traits guerriers. Certes, Lapointe dénonce toujours nos servitudes, nos trajets d'automates et « les discours [qu]i pourrissent ° à la sortie des gueules », mais c'est ailleurs que réside la force d'*Espèces fragiles*. L'œil du poète extirpe de

l'anodin tout ce qu'il recèle d'indicible : un enfant qui dort devient petit jaguar ou vase d'argile, la danse des lucioles interroge nos passages éphémères et de simples fruits sont investis d'une étonnante tension existentielle. Dédié à Gaston Miron, « Thuya » reconduit une idée maîtresse : des « labyrinthes tourmentés de la dévoration » jaillit inévitablement la vie. La conception cyclique n'est pas neuve, mais sont ici saisies avec finesse des beautés invisibles à la raison, ce « regard infime sur l'être ».

Le Lapointe de 2002, c'est aussi celui qui, chemin faisant, salue ses frères et ses inspirations. Miron ou Giguère, Rimbaud, Péric, Coltrane ou Blake, autant de figures qui balisent un itinéraire sensible et témoignent d'une passion encore palpable. Il faut aussi évoquer le joueur en Lapointe, ce penchant marqué pour les sonorités qui, tel un roulis jazz, habite plusieurs poèmes. Le résultat séduit souvent en se rapprochant de la comptine – pensons aux très réussis « Tortue » et « Libellule », mais des textes comme « Pater Noster » ou « Écrire » s'avèrent plutôt creux sous leur carapace badine. Or, ces mailles sont rapidement oubliées au profit de l'ensemble. *Espèces fragiles* reste un recueil marqué par l'urgence, l'urgence de capter au vol des parcelles de vie avant que celle-ci ne retourne à la glaise. « Terre ° qui te rendra ° solaire et libre ° ton enfance ? », se demande le poète. Tout en restant en éveil devant nos déroutés et nos destins programmés, ce dernier arrache au langage des fragments de candeur qu'il fait bon retrouver, ne serait-ce que quelques pages durant.

Patrick Roy

RÉCIT

LOUIS JOLICŒUR

Le Siège du Maure

L'instant même, Québec
2002, 125 pages

Dans ce nouveau texte de Louis Jolicœur, le narrateur s'adresse à son père, décédé récemment, et à la ville de Grenade et son château datant du temps des rois maures, tout en faisant intervenir un livre espagnol du XIX^e siècle sur la chute de Grenade et l'exil de son dernier roi musulman, Boabdil. D'abord présentés en parallèle, les fils du récit s'entrelacent sur le fond d'une des plus célèbres forteresses moye-

nâgeuses de l'Europe méridionale, l'Alhambra, dont la beauté rend désuets les superlatifs utilisés par les guides touristiques.

Le père du narrateur, grand voyageur, fin connaisseur de l'Europe et de son histoire, n'a pas connu ce palais arabe, suspendu comme un mirage dans les hauteurs de la Sierra Nevada. Avec sa famille, son fils passe un an dans l'ancien quartier arabe de l'Albaycín, d'où il aperçoit la forteresse ambrée. Quand on l'appelle de Québec pour lui dire que son père est mourant, il ne peut lui parler que de ce qu'il voit, la silhouette d'un des plus beaux palais jamais réalisés par l'homme. C'est en classant les affaires du père que naît l'idée d'un cadeau offert au disparu, où le narrateur réussit à transmettre non seulement sa passion pour ce joyau de l'architecture musulmane, son histoire, mais surtout cette tristesse ineffable qui enveloppe le château, dominant une ville qui s'étend à ses pieds comme sa plus fidèle maîtresse.



On l'aura compris : ce texte parle de l'amour du fils pour son père, des femmes qu'il a aimées, de la beauté créée par l'homme qui a résisté au temps. Pour le fils, il importe de saisir le moment présent tout en le situant dans son histoire, qu'il s'agisse de photos jaunies où sourient des belles de l'après-guerre ou de miniatures, dessinées rapidement et d'une main sûre par le fils dans le maintenant, à Grenade, à Málaga ou ailleurs, en Andalousie. Passé et présent se rejoignent pour former un ensemble harmonieux auquel le lecteur ne peut se soustraire, à aucun moment. Car la chute de Grenade est une histoire de femmes : d'Aïxa, la mère de l'infortuné

Boabdil, première épouse de Muley Hacem, son père, qui la renie pour une magnifique chrétienne, et d'Isabelle, qu'il aimera d'une folle passion, provoquant ainsi des guerres civiles terribles affaiblissant ce dernier petit royaume arabe en terre européenne jusqu'à ce qu'il tombe aux mains des Rois Catholiques, en 1492, année qui changera le monde. Quand Boabdil se retire sur une butte pour contempler tristement sa ville aimée mise à feu et à sang, le « siège du Maure », le narrateur le suit dans la réalité de l'aujourd'hui comme dans la description fleurie que donne Francisco de Paula Villa-Réal y Valdivia dans son livre *Les traditions de Grenade* (1888) des dernières années du règne arabe. En même temps, le récit établit des ponts avec le quotidien. Si Grenade n'est plus la ville ressemblant au paradis – elle a eu sa part de laideur moderne – elle a su garder intact le souvenir de ce qu'elle a été et en tire la force de survivre fièrement.

Le narrateur a bien compris la passion des Arabes pour cette ville : venus du désert, ils trouvaient dans la Sierra Nevada de l'eau fraîche, en abondance et à l'année longue. Si Cordoue a été leur capitale des sciences, avidement fréquentée par tous les grands esprits du Moyen Âge, berceau du savoir des grandes universités occidentales, Grenade et l'Alhambra restent leur plus belle réalisation pendant des siècles encore. Le palais de Moulay Ismail, à Meknès, dont nous admirons des ruines grandioses, a été plus grand que Versailles peut-être, mais personne ne l'a jamais comparé au raffinement, aux dimensions parfaites, à l'exquise harmonie des salles, cours, marbres de l'Alhambra. C'est cette perfection, cet excès de beauté qui avait perdu ses souverains : les Rois Catholiques s'en sont bien méfiés puisqu'ils n'y ont jamais habité, laissant quelques traces malheureuses après la conquête que la piété se refuse de faire disparaître. C'est pourquoi Boabdil préféra rendre sa ville et son palais à l'adversaire sans lutter – s'il avait suivi sa mère Aïxa, il n'en resterait que des ruines. Quand il quitta Grenade en pleine nuit, il se retourna une dernière fois sur le chemin de l'exil pour embrasser du regard cette perle du monde arabe. Devant ses larmes, sa mère lui lança son célèbre : « Pleure aujourd'hui comme une femme ce que tu n'as su défendre comme un homme ».

Femmes, beautés, amours forment un tout admirablement *conté* dans ce récit, mené par touches légères, me-

surées. Mais l'auteur fait bien plus qu'évoquer la ville et ses habitants, les odeurs, parfums, fleurs, couleurs ; souvent, par deux, trois phrases, il esquisse une scène qui contient l'essentiel du sujet. L'élégance de l'écriture, la finesse et la sensibilité dans l'observation, le détail fixé avec une admirable précision s'allient au murmure de l'eau dans les jardins de l'Alhambra, à la fraîcheur du marbre, la vie du quartier, au rire des enfants. C'est par là que le narrateur rejoint son père et sa propre histoire.

Hans-Jürgen Greif

ROMAN

ALEXANDRE JARDIN *Mademoiselle Liberté*

Gallimard, Paris
2002, 224 pages
Collection « Blanche »

Après nous avoir offert huit romans, dont les plus connus sont certainement *Bille en tête* (1986), *Le Zèbre* (1988) et *Fanfan* (1992), Alexandre Jardin récidive et reprend sa plume... légère pour nous offrir *Mademoiselle Liberté*. Disons-le d'emblée : rien de trop nouveau sous le soleil. Le thème cher à Jardin – l'amour parfait, qui refuse de s'endormir sous les poussières du temps – est une fois de plus convoqué dans ce roman dont la seule véritable originalité tient à ce que nous annonçait déjà la jaquette : cette fois, on a affaire à une héroïne et non à un héros.

On lit le titre, et on croit à une allégorie ; on ouvre le livre avec curiosité pour découvrir finalement que la jeune femme en question se nomme platelement Liberté Byron. On l'aura deviné, la donzelle, élevée dans un grand libéralisme par son père Lord Byron, sera éprise de liberté et refusera toute limite à ses ambitions. Furieusement inapte aux compromis, Mademoiselle Liberté se nourrit d'infini et d'absolu. Elle souhaite l'amour idéal. Rien de moins.

C'est avec Horace de Tonnerre [sic !], son proviseur au lycée, qu'elle entend vivre un amour hyperbolique. Liberté viendra s'introduire dans la vie rangée, monotone de cet homme qui fut autrefois aussi fougueux qu'elle mais qui a un jour décidé – on se demande bien pourquoi – de rendre sa vie totalement grise en épousant Juliette, une bourgeoise quelconque, et

en enfilant les habits de fonctionnaire. Mais Liberté souhaite à tout prix raviver l'étincelle chez Horace.

Le hic, c'est qu'on n'y croit pas. D'abord, on se demande ce que Liberté peut bien trouver à cet homme qui mettait toutes ses énergies à devenir un raté et qui, « en écrivant dans son journal intime, se diffamait, se salissait en des termes crapuleux qui eussent fait pâlir des militaires [sic] ». (p. 19) Ensuite, on se dit que la caricature est poussée trop loin : quand Juliette croit que son mari la trompe, elle s'offre une manucure pour calmer son angoisse (p. 25). Enfin, le personnage de Liberté, par ses exagérations et superlatifs, ne parvient pas vraiment à nous émouvoir, elle qui juge scandaleux le fait de survivre à un amour (p. 45) et totalement veule le fait que son aimé tire la chasse d'eau alors qu'elle se trouve dans la maison (p. 62). Nos yeux s'écarquillent d'incrédulité lorsqu'on lit que Liberté et Horace font l'amour dans une voiture qui roule à plus de 200 km/h – et c'est bien sûr Liberté qui conduit !

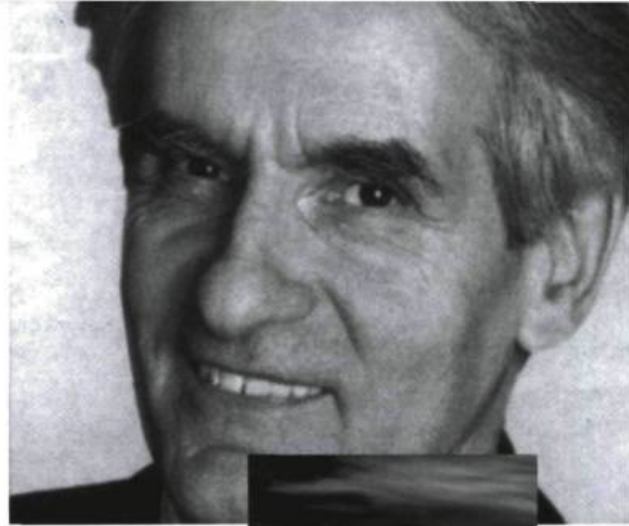
Naguère, lorsque j'ai lu *Le Zèbre* et *Fanfan*, l'idée de l'amour sans cesse renouvelé m'avait plu, bien qu'il me semblât déjà que dans ces deux romans la sauce avait sensiblement le même goût. Plus tard, je n'ai pu passer le cap des 30 pages de *L'île des Gauchers* (1995), tant l'intrigue m'avait paru invraisemblable et offensante pour le lecteur moyen. Quant à mon exemplaire de *Mademoiselle Liberté*, c'est un autre Jardin où poussent toujours les mêmes fleurs. Il serait temps de renouveler le terreau, non ?

Chantale Gingras

GÉRARD BOUCHARD

Mistouk
Boréal, Montréal
2002, 520 pages

Au moment où il soumet ce premier roman, Gérard Bouchard a déjà à son actif une dizaine de publications, réalisées dans la foulée de ses quelque 30 années de recherche sur les populations. Ce professeur-chercheur, attaché à l'Université du Québec à Chicoutimi, est déjà très connu dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean et il jouit d'une renommée indiscutable dans le milieu universitaire nord-américain, en raison précisément des banques de données sociologiques d'envergure qu'il a élaborées. Ses nombreuses conféren-

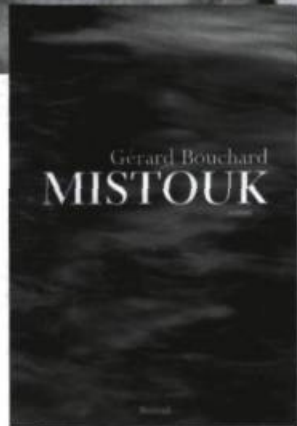


ces, où il a démontré à la fois son éloquence et ses talents de vulgarisateur, ont de plus assis sa popularité sur des bases solides, bien avant la parution de *Mistouk*.

Ces éléments ne sont sans doute pas étrangers à l'accueil très favorable qu'a reçu le roman dès sa parution. Les médias régionaux y ont consacré, qui des pages de textes, qui des émissions et entrevues nombreuses ; le ton de ces manifestations est très louangeur, voire dithyrambique. Un éditorialiste a même qualifié le roman d'« événement littéraire de l'année ». Sans renier la qualité de l'ouvrage, son analyse nous contraint tout de même à dégonfler un petit peu ce ballon. Manifestement, plusieurs des critiques qui se sont exprimés n'ont pas lu *Mistouk* et ils s'en sont tenus à la relation des propos de l'auteur recueillis lors d'entrevues. D'autres paraissent davantage inspirés par le halo de respect qui entoure Gérard Bouchard. Or, le livre n'a pas besoin de ces artifices pour imposer sa valeur intrinsèque.

Il n'est pourtant pas facile de le qualifier ou de le catégoriser. Derrière ce qui nous est présenté comme un roman se profile, plus ou moins marquée selon les chapitres, une étude ethnologique dont l'auteur ne s'éloigne jamais vraiment. De sorte que la forme romanesque, encore que suffisamment consistante, apparaît un peu comme un prétexte qui permet de faire le portrait d'une certaine société.

L'intrigue se tisse autour de Roméo, dit Méo, que le lecteur est amené à suivre depuis sa naissance, en 1887, jusqu'à sa mort prématurée, en 1925. Le rang des Chicots à Mistouk (aujourd'hui Saint-Cœur-de-Marie) est la patrie de son enfance, mais ce garçon déjà bien bâti et qui ne tarde pas à



devenir un géant est atteint d'une bougeotte irrésistible. Il n'a pas le goût de s'astreindre au travail de la terre sur les traces de son père. Il ne se résout pas non plus à fonder un foyer comme ses amours l'y engageraient. Ce qu'il souhaite, c'est voyager, voir du pays, tenter des expériences toujours nouvelles, jusqu'au jour où il doit admettre, mais trop tard, que la terre est vraiment ronde et que tous ses déplacements ne lui ont pas permis d'avancer.

Le fond du roman déborde considérablement cette intrigue. Il s'attache résolument à décrire le travail, l'enthousiasme qui a marqué la colonisation du Lac-Saint-Jean, les sacrifices et les privations que se sont imposés les colons, la vie difficile qu'ils ont vécue pour bâtir un pays, dans le dénuement, l'absence de moyens et de soutien, livrés à leurs seules ressources. Ces colons, le récit le suggère finement, doivent en plus faire face aux ruses de leur élite pour exploiter leur naïveté et les dépouiller davantage.

Cette analyse sociologique est de loin l'aspect le mieux réussi de *Mistouk*. Par des péripéties bien choisies, l'auteur illustre la fierté et le courage des défricheurs, de même que leur détermination à survivre contre les éléments hostiles, les fléaux de toutes sortes, et en dépit du joug que leur impose le clergé. Le ton est celui de l'ironie et l'humour est largement mis à contribution ; toutes les misères n'entament pas la joie de vivre des colons, dont les réparties verbales sont particulièrement savoureuses.

Les aventures de Méo sont aussi l'occasion de décrire avec une précision certaine les mœurs des Indiens nomades qui remontent vers leurs territoires de chasse, au Nord, durant l'hiver. Les modes de vie de la Nouvelle-Angleterre et des États-Unis sont également évoqués longuement, mais comme superficiellement, sans qu'on puisse vraiment s'en faire une idée.

Le récit présente un intérêt indiscutable, à peine assombri par quelques longueurs. Il prodigue au lecteur à la fois les avantages de l'unité et de la variété. La lecture est rendue facile par un style coulant qui s'adapte parfaitement aux événements, qui soutient merveilleusement l'action, qui fait opportunément appel aux sentiments et qui conduit sans accrochage le roman à son dénouement.

On peut reprocher à l'ouvrage d'en faire trop large et de ne pas suffisamment approfondir certains sujets. Par ailleurs, lorsque, dans ses ultimes pérégrinations, Méo le héros devient le Survenant ou l'ami de Jack Monoloy, là, il y a surexploitation et la vraisemblance s'en ressent. Le lecteur se serait satisfait de développements plus sobres.

Petits défauts, tout de même, pour un roman aussi passionnant et de si belle qualité.

Clément Martel

SERGE BRUNEAU *Hot Blues*

XYZ éditeur, Montréal
2002, 180 pages

Serge Bruneau, fort de son expérience de peintre, nous propose son premier roman intitulé *Hot Blues*. En fait, s'il s'est lancé dans l'écriture de la fiction, c'est grâce aux textes sur l'art qu'il a écrits pour des revues spécialisées. Son roman traite évidemment de l'une de ses passions : la peinture. En effet, le narrateur de *Hot Blues* est un artiste peintre. Ce dernier entretient une profonde relation d'amitié avec Kim et celui qui est devenu son agent, Bédard. Tout bascule lorsque Bédard apprend qu'il est atteint du sida. Alors que Kim adopte une attitude protectrice, le narrateur, lui, observe la mort faire son ravage. Il se lance à corps perdu dans des aventures éphémères qui lui permettent de fuir l'affreuse réalité. Sa relation avec une femme plus jeune que lui surnommée Dorothee lui permet de penser à autre chose. Le narrateur souffre également d'une incapacité à peindre de nouveaux tableaux. Afin de rassurer son entourage, il fait l'acquisition de trois grandes toiles et parle d'un vague projet qu'il a en tête. En fait, il subtilise un tableau qui se trouvait chez Bédard dans le but de le vendre et en fait lui-même une copie, qu'il replace à l'endroit où il a pris l'autre. De cette façon, le narrateur peut venir en aide à Kim et Bédard, qui se sont retirés à la campagne.

Le roman de Bruneau relate l'histoire d'un homme qui sombre peu à peu. À de nombreuses reprises, le narrateur se réfugie dans l'alcool et dans la drogue. Il se ment à lui-même, essayant d'oublier le drame qui est en train de s'opérer. *Hot Blues* met en scène la déchéance d'un homme en présentant ses réflexions et ses pensées les plus intimes. Le lecteur ne sait pas trop s'il doit haïr le narrateur pour tous les gestes discutables qu'il pose ou encore s'il doit seulement en avoir pitié. Le ton, souvent cynique, cache le sentiment d'un homme dont l'armure craque peu à peu. Alliant de nombreuses réflexions sur la vie, sur la peinture, sur l'amour et sur la mort, le roman de Bruneau nous atteint d'une façon ou d'une autre.

Le style est très original. En effet, Bruneau innove à plusieurs niveaux, mais ce qui frappe davantage notre attention, ce sont les dialogues. Ces derniers sont écrits de manière à rendre très réaliste la narration des événements. En effet, plutôt que de dire « me dit-elle » à la fin d'une phrase, Bruneau emploie fréquemment l'expression : « elle me dit » ou encore « je demande ». On a vraiment l'impression que le narrateur est en train de nous raconter ce qui se déroule sous ses yeux au même moment.

Malgré une certaine absence d'action et d'évolution tangible, il n'en demeure pas moins que ce roman illustre bien la déchéance d'un homme. Tout se passe dans ce que ressent le narrateur et dans la façon dont il perçoit son entourage. Somme toute, on peut dire que *Hot Blues* est un roman qui raconte à la fois l'histoire d'une amitié entre trois personnes et la lâcheté d'un homme qui semble n'avoir plus rien à perdre. Ainsi, tout comme son chien Curseur qui court après n'importe quoi, le narrateur court après la vie en faisant comme si tout allait bien.

Marjorie Larivière

MARIE DARRIEUSSECQ *Le bébé*

P.O.L., Paris
2002, 188 pages

En 1996, Marie Darrieussecq faisait une entrée fracassante sur la scène littéraire française avec *Traismes*, roman dans lequel une narratrice raconte sa transformation progressive et étrangement sensuelle en truie. Le dernier ouvrage en date de l'auteure d'origine basque, *Le bébé*, n'est pas à proprement parler un récit, mais plutôt sa tentative, en tant qu'ouvrière des mots et spécialiste du « dire » par définition, nouvelle maman depuis le printemps 2001, de traduire dans le langage ce qu'entraîne sa nouvelle condition de mère, bref, de *dire* ce nouveau venu : le bébé.

Dans une série de courts textes écrits au fil des mois (neuf pour être exact) qui ont suivi la naissance de son fils, Marie Darrieussecq consigne au petit bonheur impressions, moments pris sur le vif et réflexions sur cette expérience à la fois extraordinaire et banale qu'est l'arrivée d'un bébé. Que ce soit la tristesse de la jeune accouchée privée de son bébé qu'une naissance prématurée oblige à un séjour en couveuse, le poids et le pouvoir que la maternité procure qui effraient et fascinent la jeune mère tout à la fois, le rôle du père qui donne l'occasion à Darrieussecq de revisiter judicieusement le fameux complexe d'Œdipe, ou encore les saveurs préférées de bébé au moment de l'introduction dans son alimentation des nourritures solides (et de ce que cela entraîne dans sa digestion...), tout ce qui touche le bébé, autant l'essentiel que l'accessoire, sera rapporté par l'écrivaine qui constate alors que, contrairement à ce qu'affirmait Simone de Beauvoir (« Sainte Beauvoir »), écrire et pouponner, non seulement ne s'opposent pas, mais constituent des « bonheurs qui loin de s'entremanger se nourrissent l'un de l'autre. L'écriture pousse ici avec le bébé, et le bébé profite de l'écriture, puisque ce cahier rend sa mère heureuse ».

On ne peut s'empêcher de considérer *Le bébé* de Darrieussecq dans la foulée de la

littérature intime, où certains voient de l'impudeur là où d'autres voient une volonté de repousser les frontières de l'indicible (il n'est pas inintéressant non plus de mentionner que cette nouvelle maman, écrivaine, a soutenu en 1998 une thèse de doctorat sur l'autobiographie contemporaine). Dans cette œuvre, la question de ce qui peut ou ne peut pas être dit se pose non pas tant d'un point de vue moral (encore qu'il y soit audacieusement fait allusion aux pulsions incestueuses, pédophiles) que d'un point de vue esthétique, voire linguistique. Tout à la fin, l'écrivaine affirme que sa volonté de dire le bébé s'est butée à l'irréductibilité de la réalité, à son autonomie et à sa complexité. Mais l'entreprise n'aura pas été vaine puisque si *dire* n'arrive pas à réduire les êtres et les choses, il permet toutefois de créer du neuf : l'écriture elle-même.

Dominique Thibault

JACQUES DESAUTELS
Rue des Érables
 L'Hexagone, Montréal
 2002, 341 pages

Spécialiste mondialement reconnu de la mythologie et des lettres classiques, Jacques Desautels est en voie de se tailler une place enviable dans le champ de la littérature romanesque au Québec. Lauréat du prix Robert-Cliche pour *Le quatrième roi mage* (1993), acclamé par la critique pour *La dame de Chypre* (1996), il vient de publier *Rue des Érables*. Ce troisième roman, qui ne manque ni d'intérêt ni d'audace, raconte l'histoire de Jean Lefrançois, jeune homme de bonne famille d'un milieu bourgeois – son père est notaire – de la ville de Québec qui connaît une fin d'adolescence pour le moins mouvementée. S'il réussit bien dans ses études classiques qu'il poursuit au Petit Séminaire de Québec à la fin des années 1940, il est profondément perturbé quand il s'éveille à l'amour avec une jeune Écossaise d'abord, rencontrée au cours des vacances scolaires à Kamouraska, mais surtout avec Esther, une femme mariée artiste peintre, qui l'a obsédé de longs mois avant qu'il ne se décide enfin à lui rendre visite un jour de congé, visite qu'il répète hebdomadairement par la suite. C'est elle qui l'initie aux gestes amoureux, toujours décrits avec délicatesse et non sans émotion par un jeune narrateur qui n'hésite pas, malgré une timidité cer-

taine, à se mettre à nu, au figuré surtout. Car il est prude même si, pubère, il a eu recours aux services d'une prostituée pour être à la hauteur et ne pas décevoir celle qu'il aime.

Le jeune homme entretient une relation tendue avec son père, autoritaire, dont il découvre un jour un grand secret : ce paternel peu ou pas sympathique, du moins jusque-là, a eu une aventure avec sa secrétaire qu'il a abandonnée avec son fils, qu'il a refusé de reconnaître. Dans cette sorte de confession intime qu'il nous livre, Jean fait aussi le procès de la société supposément bien pensante mais combien hypocrite de cette époque qui suit la Deuxième Guerre mondiale, et brosse un portrait intéressant de la société « empesée » avec laquelle il s'efforce de rompre.

L'intrigue, toute en nuances, est bien menée, avec intensité. Le lecteur ne peut s'empêcher de s'interroger sur la part de l'autobiographie dans ce roman. L'intérêt est soutenu jusqu'à la fin, alors que le roman se transforme en une sorte de roman policier : Jean est-il responsable de la mort de Philippe ? Ce demi-frère est-il vraiment mort ? Quant à l'écriture, elle est agréable, élégante, des plus classiques, ce qui s'explique pour un spécialiste des études anciennes, du latin en particulier. Il faut souhaiter la suite des aventures de Jean, abandonné à la veille d'un premier voyage en Europe, grâce à l'héritage de sa grand-mère dont il a toujours été le préféré.

Aurélien Boivin

PHILIPPE DJIAN
Ça c'est un baiser
 Gallimard, Paris
 2002, 420 pages

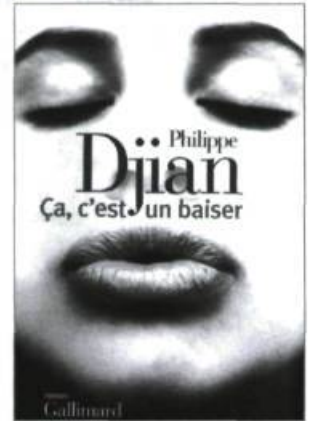
Pour ceux qui aiment être débousolés, le dernier roman de Philippe Djian les comblera. *Ça c'est un baiser* s'annonce comme un polar dès les premières pages, mais dévie rapidement vers le roman de mœurs, la satire politico-sociale et l'humour, noir de préférence. Deux enquêteurs, Nathan, le cliché du flic exécutable, et Marie-Jo, une policière obsédée par son poids et sa bonne forme physique, sont à la recherche de l'assassin de Jennifer Brennen, la fille de Paul Brennen, un riche industriel de la mode, retrouvée étranglée et les dents cassées. L'enquête s'amorce tranquillement, sans constituer le fil conducteur du roman. En effet, Djian introduit de multiples

Ce qui compte le plus dans ce livre c'est de saisir le pouls et les pulsions des personnages et les enjeux mineurs et majeurs de ce siècle naissant.

autres personnages qui gravitent autour des deux enquêteurs, et d'autres encore qui font partie du monde de Jennifer Brennen, une activiste anti-mondialisation, ou de celui de son père. Nous sommes indifféremment conduits dans l'univers respectif de tous ces gens où se nouent et se dénouent toutes sortes de relations sans que l'on comprenne au premier abord le sens de ces incursions. On navigue dans ces milieux de malfrats, de pervers sexuels, de bourgeois chics, de toxicos et ainsi de suite pour en apprendre plus sur la nature humaine que pour récolter des indices pertinents à l'enquête.

Djian se joue du polar comme d'autres du roman réaliste : ce qui compte le plus dans ce livre c'est de saisir le pouls et les pulsions des personnages et les enjeux mineurs et majeurs de ce siècle naissant. Et avec l'auteur du célèbre *37,2 le matin*, on ne s'ennuie jamais : le style est alerte et souvent télégraphié, la galerie de ses héros et anti-héros, marquée du sceau de l'originalité, du non-conformisme et de la marginalité. Du Djian comme je le préfère : audacieux et débridé.

Roger Chamberland



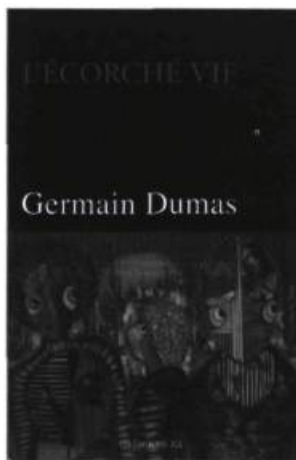
DANIELLE DUBÉ
Le carnet de Léo
 XYZ éditeur, Montréal
 2002, 197 pages
 Collection « Romanichels »

Bien que sous-titré roman, *Le carnet de Léo* – c'est du moins l'impression que l'on a à mesure que progresse la lecture – est plus près du récit intime ou de la confession-témoignage que du roman proprement dit. Mais l'auteur des *Olives noires*, prix Robert-Cliche (1984), et du *Dernier homme* (1991), a su composer avec son imaginaire et la fiction, en prenant ses distances avec la réalité.

Le carnet de Léo se veut d'abord un hommage d'une écrivaine qui confie à ses carnets des souvenirs qui l'assaillent avec la disparition de son père, Léo, mort en Floride, en décembre 1998, ainsi qu'elle le précise dès les premières lignes de sa narration. Cet hommage n'est toutefois ni euphorique, ni dithyrambique. Car le disparu est mort depuis longtemps dans la tête de l'écrivaine : « J'avais à peine sept ans quand mon père est mort, la première fois » (p. 23). Commis voya-

geur – il vendait une sorte d'onguent magique qui avait la propriété d'améliorer la santé des animaux de ferme, le bétail, en particulier –, il était souvent loin du foyer. Aussi les enfants ont-ils été plutôt étrangers à ce père absent. Mais c'est sans compter sur la mémoire qui aide la narratrice à reconstituer une foule d'épisodes où il tient le beau (et parfois le mauvais) rôle et à découvrir la personnalité de ce paternel, qui n'était pas sans défaut : grincheux, taciturne, irritable, inaccessible, déplaçant sur les bords, mais tout de même attachant par certains côtés, par ses rêves surtout, qui le poussent à fuir, à s'échapper de son milieu où il se sent prisonnier, à la recherche de quelque chose, du bonheur peut-être, de lui-même sûrement, à la manière d'Ulysse et de Don Quichotte. Car la narratrice a des lettres et, à la grande joie sans doute des théoriciens de l'intertextualité, établit de nombreux rapprochements avec des héros, les siens, le Survenant, François Paradis, Robinson Crusoé, le capitaine Achab et combien d'autres, auxquels elle associe son père, fuyant ceux qu'il aime, sa femme Cécile en particulier, comme pour mieux les rêver. Ce demi-dieu, cette figure sacrée se transforme à mesure que les souvenirs se précisent et que les lignes s'accroissent dans le carnet que la narratrice écrit et qu'elle nous donne à lire. Le texte d'hommage qu'elle rend à son père, lors de la cérémonie des funérailles, est un petit bijou, une pièce d'anthologie à rendre jaloux tout écrivain. Père absent, fille posée, équilibrée.

Le récit est touchant parce que Danielle Dubé a laissé place aux sentiments, aux émotions qui surgissent à l'évocation d'un simple objet, d'un oiseau, d'une fleur. Le ton est juste et l'écriture, dépouillée, d'une grande simplicité, qui nous pousse à réfléchir sur la mort, certes, mais aussi sur la vie, l'amour, les petits bonheurs (et malheurs) du quotidien. *Le carnet de Léo*, c'est un chant d'amour, un hymne à la vie,



GERMAIN DUMAS *L'Écorché vif*

Les Éditions JCL, Chicoutimi
2001, 236 pages

C'est avec une motivation plutôt chancelante que j'ai abordé ce livre de Germain Dumas intitulé *L'Écorché vif*. Certes, il m'est apparu de prime abord soigné dans sa présentation, mais assez austère, au demeurant : une jaquette où le noir domine largement, exception faite d'une image qui fait la moitié de la couverture et représente ce qui semble un

théâtre de masques africain. Au verso, quelques mots seulement pour présenter l'ouvrage, où il est question du fils qui tente une démarche pour découvrir son père, refermé comme une huître sur lui-même. La lecture du premier chapitre laisse elle aussi des doutes sur la façon dont s'y prendra l'auteur, un inconnu en ce qui me concerne, pour remplir un livre entier avec le sujet introduit, lequel s'annonce un peu juste.

Toutes ces impressions et appréhensions s'évanouissent comme glace au soleil, à peine une dizaine de pages plus loin. Ce livre, on y revient jusqu'à ce que la lecture en soit terminée, il est passionnant et particulièrement bien rempli. La matière ne manque pas, au contraire : l'auteur manifeste même un rare talent pour éviter les longueurs et le verbiage, pour se centrer sur l'essentiel, lui-même livré sous une forme synthétique qui explore les raccourcis les plus pertinents et originaux. Aussi, ce livre de taille modeste offre-t-il un contenu dont la densité est inversement proportionnelle au nombre de ses pages.

Le père d'André a toujours été plus ou moins absent dans sa famille. Ses rares moments de présence n'y étaient d'ailleurs guère souhaités, vu son caractère taciturne, autoritaire et colérique, insensible en apparence. Son entêtement à ne pas laisser voir ses sentiments l'ont conduit à se montrer injuste envers certains de ses enfants où à les humilier. Mais André se sent aujourd'hui d'attaque pour percer la cuirasse de cet homme vieilli, afin de découvrir qui il est vraiment et comment il en est venu à s'isoler avec tant de détermination. Au fond, on découvre au fil du roman que ce père est maintenant résolu à briser le silence. Une part de son passé sera livrée par son meilleur ami, qui a été mandaté à cet effet, et il fera le reste du chemin de bonne grâce, un peu sans doute pour se réhabiliter auprès de ses enfants. Le récit permet de découvrir chez lui non seulement une sensibilité exacerbée, mais également une révolte profonde qui

prend racine dans la mort de sa mère alors qu'il était encore enfant, et qui s'est alimentée de toutes les expériences qui ont marqué sa vie.

Nulle part, l'ouvrage n'est identifié comme roman, sauf dans un remerciement bien discret. Y a-t-il une part d'autobiographie ? On serait tenté de le croire. Ce personnage du père distant, rebelle à la moindre démonstration, n'est pas unique dans la société québécoise, ni non plus dans sa littérature.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage réunit toutes les qualités qui permettent de le ranger parmi les très bons livres. Un chef d'œuvre ? Si ce mot ne faisait pas peur, c'est lui qui conviendrait. L'écriture est d'un style et d'une correction indiscutables. Elle est évocatrice et remarquablement efficace. L'étude psychologique des personnages est fouillée sans être encombrante ; elle se fonde dans les péripéties qui soutiennent fermement l'intérêt et le lecteur ne la sent que très rarement.

Et comme il faut aussi un petit défaut, il s'en trouve un dans le jeu des interlocuteurs, qu'on a un peu de mal à démêler, avant d'avoir compris que le « tu » concerne toujours le père, à qui André s'adresse tout au long de sa démarche.

Clément Martel

NICOLE FILION

Noces villageoises

Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles
2002, 162 pages

« Écoutez : je vais essayer d'être claire, concise, ce qui ne va pas de soi, cette histoire est si rocambolesque ! » (p. 13). C'est sur cette phrase, somme toute assez représentative de l'atmosphère générale du roman, que s'amorce le récit de Nicole Filion, *Noces villageoises*. Celui-ci nous amuse et nous désespère tout à la fois de la nature humaine et du système judiciaire.

La narratrice nous explique, avec force détails, comment elle et ses voisins en sont venus à une guerre en bonne et due forme pour une question absurde de droits de passage. Les voisins, menés par toute la mauvaise volonté du monde, se plaisent à alimenter le conflit, devenant de véritables tyrans. Confrontés à cette situation invivable, la narratrice et son mari décident d'entreprendre des procédures judiciaires. Ils seront alors confrontés au camp des juristes et de la « justice », celle qui, d'ailleurs, leur fera cruellement faux bond lors du procès.

De fil en aiguille, la narratrice est entraînée dans une double guerre d'usure : face à ses voisins, d'abord, puis à son avocat. Dans le premier cas, tous les coups sont permis, particulièrement les plus pernicieux : policiers corrompus, pizzas commandées « par er-

Aurélien Boivin

reur » et cour arrière transformée en dépotoir à neige, voilà autant d'exemples que décrit la narratrice pour rendre compte de la précarité de sa situation. Quant à l'avocat, il montre une assurance inébranlable, mais n'a apparemment jamais de temps à consacrer à la cause de sa cliente, qui doit littéralement se battre pour obtenir un peu de l'attention de son « Sher maître » (p. 122). Cette histoire, apparemment simple, se complexifie de façon étonnante par le réseau de personnages qu'elle implique ainsi que par les diverses actions et réactions de ces derniers. Cependant, ce petit conflit de « village » nous donne, à moindre échelle, la recette pour déclencher les plus grands affrontements : une bonne dose de mauvaise foi, une quantité égale de mesquinerie et une conscience aiguë de « ses droits ».

La structure du roman est tout à fait représentative de l'action : décousue et recousue par son essoufflement, entrecoupée de louables et originales tentatives de récapitulation, le roman est une véritable ligne brisée, un parcours dont on sort vaguement éberlué. Par une admirable prouesse stylistique, l'auteur nous livre le reflet de cette structure dans un langage imagé, poétiquement ironique et éparpillé. À mi-chemin entre la maison des fous des Douze travaux d'Astérix et Le procès de Kafka, ce roman étourdit sans lasser, amuse sans réjouir et attriste sans faire pleurer.

Catherine Bélec

YEHUDA ELBERG
L'Empire de Kalman l'infirmier
Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles
2001, 623 pages
Collection « Le cabinet de lecture »

Initialement paru en 1983 dans sa langue originale, le yiddish, *L'Empire de Kalman l'infirmier* de l'écrivain d'origine polonaise Yehuda Elberg est son premier roman traduit en français. Avec bonheur, le lecteur francophone a maintenant accès à une œuvre de qualité, au ton épique, qui l'amène à découvrir le monde des *shtetl*, les villages juifs polonais d'avant la Deuxième Guerre mondiale. De cet univers aujourd'hui disparu, Elberg relate la vie de Kalman, un infirmier qui construira un empire commercial à l'échelle locale tout au long de son existence.

À travers les aléas tant personnels que professionnels de la vie de Kalman, l'auteur nous transmet la pe-

tite histoire quotidienne de Dombrovke, où chaque personnage – rabbin, ouvrier, domestique ou aristocrate – participe d'une reconstitution de l'univers juif du début du XX^e siècle. Avec ses mythes, ses traditions hébraïques, mais aussi avec la menace antisémite.

Le fait d'être juif, orphelin et de surcroît infirmier sont autant de défis pour Kalman. Partagé entre l'impuissance et le pouvoir, entre la folie libidineuse et l'intelligence affairiste, il demeure un être dialectique, constamment à cheval entre le bien et le mal. Si le fait même d'exister est pour lui un défi quotidien à Dieu, il n'empêche que Kalman croit en Lui et respecte de façon toute filiale le rabbin de son village. Par sa roublardise, Kalman devient l'homme le plus riche et le plus puissant de sa communauté ; mais nul n'est à l'abri de la pitié, encore moins Kalman qui exécute celle des autres, et c'est en commettant le bien de façon toute impulsive qu'il deviendra aussi l'homme le plus respecté de Dombrovke.

Elberg connaît bien l'univers de Kalman ; issu d'un de ces *shtetl* d'une famille de rabbins, l'auteur prend un plaisir évident à transmettre les codes et usages du monde yiddish. Il dépasse les clichés dont il témoigne par sa grande tendresse envers ses personnages, desquels il se moque gentiment pour faire ressortir leur humanité au-delà des stéréotypes. Enfin, à travers le personnage de Kalman, à la fois victime et persécuteur, innocent et corrompu, Elberg réalise une brillante étude psychologique.

Viviane Paradis

JOHN IRVING
La quatrième main
Seuil, Paris
2002, 377 pages

Patrick Wallingford n'est pas le journaliste le plus populaire des États-Unis. Une fois ses études terminées, il est embauché par une chaîne de télévision qui présente des nouvelles 24 heures sur 24. Pas un mauvais boulot vous direz, mais il doit couvrir les événements les plus bizarres à survenir aux quatre coins de la planète. Certes, il peut y avoir quelques avantages, mais comme toute bonne chose a une fin, c'est en Inde que ça se gâte. En interviewant des artisans d'un cirque,



Wallingford est victime d'un accident : un lion affamé lui dévore la main gauche. À partir de ce moment, vous vous en doutez, Wallingford voit sa vie basculer complètement. La perte du membre y est bien sûr pour quelque chose. Cinq ans plus tard, un changement majeur se produit quand le docteur Zajac, un spécialiste, place

le journaliste des faits divers internationaux au sommet de sa liste, histoire d'en faire le récipiendaire de la première greffe de la main. Il ne reste qu'à attendre un donneur, de préférence décédé ! L'occasion se présente enfin quand Otto Clausen décide de se tirer une balle, incapable de réaliser le rêve de sa femme, qui veut désespérément un enfant. Comme cette dernière, malgré la mort de son époux, n'a pas renoncé à son plus grand désir, elle convainc Wallingford de garder un droit de visite... de la main et fait ainsi du journaliste un géniteur parfait. Car, je ne vous avais pas encore mis au courant que Wallingford, le type aux lions, même s'il n'est pas le meilleur journaliste, est plutôt beau gosse et n'a jamais eu de difficultés à « se mettre quelque chose sous la dent ». En fait, il collectionne les conquêtes. Toutefois, lors de l'accident dont il a été victime, le journaliste a rêvé à Mme Clausen, qui devient donc son principal centre d'intérêt, lui qui espère jouer le rôle de père pour l'enfant et de mari pour la femme.

Le problème, dans ce roman de John Irving, ce n'est pas qu'il soit truffé d'invéraisemblances, puisque celles-ci sont développées non sans un certain humour qui nous incite à le lire jusqu'à la



Ce qui gêne avec ces ouvrages traduits de l'américain en France, c'est que les traducteurs ignorent totalement les termes nord-américains, que ce soit des termes sportifs ou encore des termes de la vie courante.

fin. Non ! Ce qui gêne avec ces ouvrages traduits de l'américain en France, c'est que les traducteurs ignorent totalement les termes nord-américains, que ce soit des termes sportifs ou encore des termes de la vie courante. Ainsi on joue au hockey avec des *palets* et des *crosses*, on se présente à la *batte* lors d'un match de baseball en espérant cogner un *homerun* et on assiste à une match de football opposant les *Green Bay Packers aux Denver Broncos*, histoire de voir un ou deux *touchdowns*. Au Québec, les Packers de Green Bay affrontent au petit écran les Broncos de Denver, match au cours duquel, assurément, sont marqués quelques touchés. Encore au Québec, Vlad se présente au marbre et cogne (ou frappe) des circuits alors qu'on joue au hockey avec une rondelle et un bâton.

Voilà qui agace. Aussi, si vous êtes le type de cinéophile à ne regarder que les versions originales anglaises parce que les versions traduites par nos cousins français vous tapent sur les nerfs, ne lisez pas ce livre dans sa version française, mais lisez-le plutôt dans sa version originale anglaise. Si, toutefois, ce n'est pas le genre de chose qui vous dérange, sautez sur l'occasion pour dévorer le dernier Irving parce que premièrement, c'est Irving, et deuxièmement, vous pourrez constater comment un bon auteur arrive à susciter l'intérêt chez ses lecteurs jusqu'à la fin.

Marc-André Boivin

MONIQUE PROULX
Le cœur est un muscle involontaire

Boréal, Montréal
2002, 399 pages

Monique Proulx n'a pas l'écriture aussi proluxe que certains de nos écrivains à la mode : elle écrit lentement, patiemment, discrètement. D'ailleurs la rebutent leur régulière promotion tapageuse, les photos en gros plan dans les vitrines telle une publicité de couturier branché et surtout leur surexposition médiatique de vedettes téléromanesques devenues à coups de romans embrochés les uns dans les autres.

Dans *Le cœur est un muscle involontaire*, son héroïne, Flora, anti-écrivain s'il en est, peste contre cette race de bavardeurs omniprésents. « Le spectacle des écrivains trônant sur leur écriture, [...] est pitoyable à regarder, dit-elle. Le temps public des écrivains est le temps maudit de leur vanité, le temps où ils ne sont plus qu'une boursoufflure qui veut être léchée » (p. 287). C'est sur cette lancée, telle une provocation, que ce dernier roman de Monique Proulx va décrire avec amour et cynisme réunis les écrivains et leur écriture.

Avec Zéno, son patron, son vieux complice et ex-amant, Flora travaille à créer des sites Web à quiconque,

homme d'affaires, vétérinaire, plombier, professeur de musique ou écrivain, vise à donner du lustre à son nom, une notoriété à sa profession, plus de lumière à son égo afin de mieux le vendre. Et c'est ainsi que, ayant la tâche ingrate pour elle de travailler auprès d'une écrivaine de renom, elle est mise sur la piste de l'écrivain le plus en vue et paradoxalement le plus invisible du Québec, Pierre Laliberté. (Réjean Ducharme sous plusieurs facettes). Ce dernier est l'écrivain-culte de Zéno qui donnerait son sang, sa vie et peut-être même son chien adoré Poqué pour voir un seul instant le romancier adulé.

À la sortie du dernier Laliberté, La Périlclitouze, Flora, qui n'en lit selon son habitude que les premières et dernières lignes, tombe à la renverse quand elle y découvre la phrase-titre du roman : *Le cœur est un muscle involontaire*. Cette curieuse suite de mots, prononcée par son père agonisant, a été recueillie par un membre du personnel hospitalier, qui l'a répétée à une Flora troublée, le soir même de la mort du père. C'est pourtant elle, fille mal-aimée, qui aurait voulu au moins une fois dans sa vie se voir adresser une ultime parole.

Le roman entre alors dans une sorte de quête à tout prix pour retrouver Pierre Laliberté afin de satisfaire au caprice de Zéno bavard d'impatience d'une part, et au besoin de comprendre de Flora pour qui la phrase énigmatique doit prendre une signification, d'autre part. Véritable limier, Flora va le filer, le trouver, enfin croire qu'elle l'a trouvé, le perdre, se méprendre sur son identité et le retrouver, déconcertée, sous les apparences d'une femme ! Est-il trouvable ? Est-il seulement ? À la fin, cette vertigineuse poursuite la mène, à son corps défendant, à une quête confondante d'elle-même pendant que le lecteur s'affame de lire ce presque polar savourant de surcroît l'étonnante et singulière richesse de la prose de Monique Proulx.

Son art atteint ici des sommets. Monique Proulx est la plus grande de nos écrivains contemporains. Quand elle écrit, elle cisèle le matériau des mots, sculpte et grave dans la langue ainsi que dans une pierre, inoculant son regard de chouette au fond des êtres et des choses. Écrire d'aussi géniale façon sur les écrivains et leur monde lui demandait la délinquance certaine et l'intelligence sensible qu'on lui connaît depuis ses débuts.

Christian Bélanger



*Le verbe est éblouissant, lucide,
drôle, parfois monstrueux.*



D. H. LAWRENCE
Femmes amoureuses I. II.
Quarto/Gallimard, Paris
2002, 1148 pages

D. H. Lawrence est l'un des écrivains majeurs de la littérature anglaise et, à mon avis, *Femmes amoureuses* son grand chef-d'œuvre, celui pour lequel Lawrence a tout donné. Qu'on en juge par ce fort volume de plus de 1 100 pages qui présente les deux tomes de cette fresque écrite au début du siècle, mais dont le propos est toujours d'une vive actualité. Le premier volume, d'abord connu sous le titre *L'arc-en-ciel*, est encore interdit de publication lorsque paraît *Femmes amoureuses* en 1921. Toutefois dans l'esprit de Lawrence, ces deux livres sont indissociables l'un de l'autre et il était clair pour lui qu'ils devraient paraître ensemble, en un seul tome, comme il en exprime le vœu à son éditeur dans le choix de lettres qui ouvre cette édition.

Enfin réunis, ces deux romans visent à « rendre compte des expériences les plus profondes de la personne » dont, au premier chef, la rencontre amoureuse et l'amour passionnel. Récits de passions et de ruptures, d'intrigues et de remises en question fondamentales, *Femmes amoureuses* nous permet de suivre le destin de plusieurs générations d'hommes et de femmes qui nouent sans cesse entre eux des relations aussi bien hétérosexuelles qu'homosexuelles, animés par des exigences qui vont bien au-delà du simple rapport sexuel. La force de Lawrence tient précisément à la nature même de la réflexion sur l'amour et l'amitié qui se développent dans ces chassés-croisés. Sans faire l'apologie d'une société libertaire, Lawrence explore la complexité des relations humaines sans la réduire au dualisme des liens homme-femme. Le propos va bien au-delà de ce réductionnisme abscons et engage le lecteur dans une prise de conscience du masculin et du féminin, un sujet qu'on discute allégrement aujourd'hui, mais qui a fait scandale dans l'Angleterre du début du XX^e siècle. Lecture passionnante et stimulante s'il en est de cette œuvre, bien servie par un style qui n'a rien de suranné.

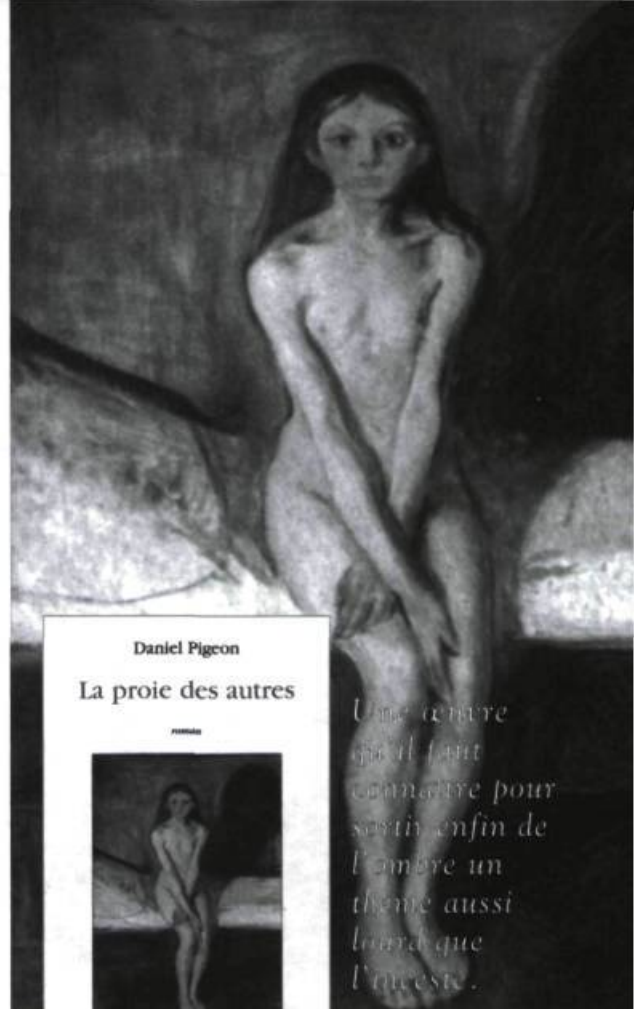
Roger Chamberland

*Deux livres sont
indissociables
l'un de l'autre.*

DANIEL PIGEON
La proie des autres
XYZ éditeur, Montréal
2002, 174 pages

Romancier, nouvelliste et traducteur, Daniel Pigeon, en plus d'avoir collaboré à de nombreux périodiques littéraires, a déjà publié deux recueils de nouvelles chez XYZ éditeur : *Hémisphères* (1994) et *Absurderies* (1996). Dans son roman *La proie des autres*, voici que se déploient les aléas d'une famille à première vue ordinaire, mais où « le père avoue qu'il touche sa fille, foule Sophie avoue qu'elle est touchée et foule la mère avoue qu'elle savait tout depuis longtemps » (Jean-Paul Roger).

Dès sa tendre enfance, Sophie doit composer avec un père plus qu'affectueux. D'étreintes normales d'un père à sa fille, les caresses se précisent de plus en plus : Robert lui mordille gentiment une fesse lorsqu'il l'essuie à la descente du bain, une autre fois il « l'embrasse follement partout sur la poitrine, sur les cuisses, aux aisselles » (p. 81). Un jour, la mère de Sophie, Nicole, découvre son mari dans la salle de bains, la petite culotte de sa fille au bout des lèvres, le sexe érigé sous son pantalon. Bien sûr, la femme ne bronche pas, garde le silence devant les agissements de Robert, pour « sauver la face » de la famille. Mais le comportement de Sophie devient de plus en plus étrange. Son père la trouve un soir dans la cuisine, ivre et chancelante, le mur derrière la cuisinière brûlé et des grains de maïs soufflés traînant un peu partout sur le plancher. Rouge de colère, Robert ne peut contenir sa fureur et gifle sa fille. Cet événement l'incite à demander à sa maîtresse, qui est psychologue, de rencontrer Sophie. Au fil des rendez-vous, le mutisme de l'adolescente s'estompe peu à peu et les aveux s'échappent des lèvres de la jeune fille. Dès lors, le verdict de Bernadette est prononcé. Sophie « connaît des troubles dissociatifs d'identité qui ont été causés par la relation incestueuse avec son père. Lorsqu'elle se rappelle ces moments douloureux, un mécanisme de défense fait qu'elle change de personnalité pour ne pas souffrir de nouveau » (p. 155). À ces occasions, l'adolescente devient une prêtresse du dieu Échou et tandis que Robert l'agresse, elle « sent le prêtre pose[r] les mains sur [son] visage, sur [son] sein » (p. 151). Les pratiques déviantes de l'homme ne trouvent leur aboutissement que dans la mort, sentence



*Une œuvre
qui il faut
connaître pour
sortir enfin de
l'ombre un
thème aussi
lourd que
l'inceste.*

ultime que lui réserve Sophie. *La proie des autres* se révèle, en somme, une histoire poignante où se meuvent des personnages vrais, touchants. C'est un roman d'aujourd'hui qui soulève les problèmes de communication entre parents et adolescents, mais aussi le démantèlement d'une famille. Le sujet, tabou, est exploré sans crainte et sans détour. Voilà une œuvre qu'il faut connaître pour sortir enfin de l'ombre un thème aussi lourd que l'inceste.

Marie-Michelle Poulin

VINCENT RAVALEC
*L'effacement progressif
des consignes de sécurité*
Flammarion, Paris
2001, 687 pages

Comment résumer *L'effacement progressif des consignes de sécurité* qui, comme l'annonce sa quatrième de couverture, n'est que le premier fragment d'un défi littéraire d'envergure : une fresque de 12 romans ? Si « jouer, c'est vivre une aventure cosmique, millénaire, artistique où tous les



W. G. SEBALD

Vertiges

Actes Sud, Arles, 2001, 238 pages (Photos)

Collection « Lettres allemandes »

Les émigrants. Quatre récits illustrés

Actes Sud/Leméac, Arles/Montréal, 1999, 278 pages (Photos)

Collection « Lettres allemandes »

Mort dans un accident de voiture en décembre 2001, W. G. Sebald est un écrivain à part dans la littérature allemande. Installé depuis la fin des années 1960 en Angleterre, il commence à publier ses romans au milieu des

années 1980, dans l'idiome natal, l'allemand. L'éloignement géographique a permis la distanciation nécessaire par rapport à la langue ma-

ternelle pour que cet écrivain se mette à investiguer les lieux troubles de la mémoire, ses oublis et ses non-dits. Né en 1944, Sebald fait partie de cette génération grandie dans le silence de ses aînés, où l'évocation du passé récent était bannie du quotidien. C'est donc à un immense travail de remémoration que s'est attaché l'auteur, dans lequel le témoin est un élément central.

Les émigrants est son premier livre paru en traduction française. Quatre récits, quatre mémoires d'autant de personnages dont les clés nous sont données avec lenteur. L'investigation du narrateur nous fait découvrir peu à peu ces histoires tristes d'émigrés, qui ont cherché à rebâtir leur vie après la destruction de leur monde. L'écriture allusive de Sebald nous amène dans les interstices de la mémoire individuelle et collective. Dans *Vertiges*, c'est sur les traces de Stendhal, de Kafka et de Casanova que nous entraîne l'auteur, à travers ses propres souvenirs mêlés à ceux de ses prestigieux témoins. Un voyage à travers l'Italie et l'Allemagne, mais surtout un voyage intérieur, en quête de mondes disparus, de souvenirs évanescents qui ont laissé si peu de traces, sinon des mots...

Non, ce n'est pas vrai ; d'autres traces existent de toutes ces histoires, inventées ou prétendues vraies : des images parsèment les récits de Sebald, des portraits photographiques anciens, des notes manuscrites, de vieilles publicités, des photos de clés et de pierres tombales... Ces images prennent le relais du texte, le commentent et authentifient, d'une certaine façon, la véracité de ces récits. Tels des fragments de mémoire, les documents colligent l'existence des personnages, rêvée ou réelle.

Profondément mélancoliques, les récits de Sebald ont le charme des souvenirs pâlis au fond des greniers. Exhibés au regard, ils nous parlent avec douceur et retenue, par petites touches, sans pour autant donner toutes les clés nécessaires à la juste compréhension de leur histoire. Assez pour dérouter, mais sans rendre opaque la lecture. À nous de faire les liens nécessaires et de nous laisser porter par l'écriture toute poétique de ce grand auteur, en attendant son dernier opus, *Austerlitz*, qui devrait paraître en français à la fin 2002.

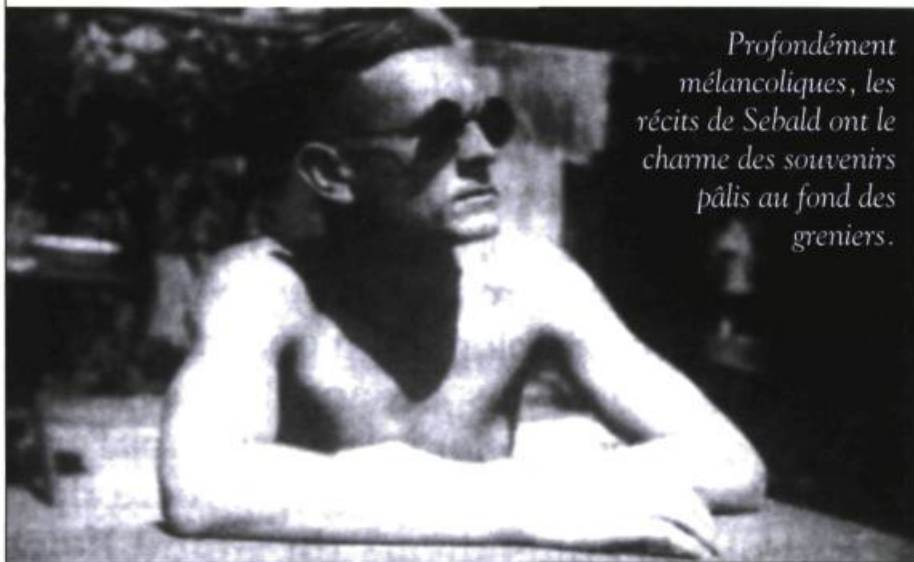
Viviane Paradis

coups sont permis », Vincent Ravalec se montre à la hauteur.

Figure centrale de *L'effacement*, Louis Dieutre occupe un poste de tête au sein de Source, fondation qui, tout en œuvrant dans la sphère de l'art contemporain, s'avère la plaque tournante d'activités illicites importantes. Désabusé devant une exposition de tampons usagés, soumis à la pression constante de ses allées et venues interlopes, amateur de sorcellerie à ses heures, il bascule – au fil d'une concaténation d'événements qu'il est impossible de synthétiser ici – dans un univers halluciné et hallucinant. Traqué par la justice française, Dieutre est de plus happé par des forces qui ont tôt fait de dépasser son entendement – et parfois celui du lecteur. Sous la houlette aliénante d'un nain lubrique vêtu de latex vermillon, hébergé par la famille Chat, participant à une messe sous ecstasy orchestrée par Sœur Marie Cachou des Neiges ou prélevant de l'ADN de mutant destiné au président des États-Unis, le héros, forcément déboussolé, vit un périple aussi apocalyptique qu'initiatique. Tirailé entre le monde réel, ses interfaces symboliques et les grands flux énergétiques qui régissent le Cosmos, il découvre sans cesse des vérités qui aiguissent et modifient sa perception de l'existence. Quand s'achève ce roman touffu au possible, le lecteur demeure bouche bée, peut-être encore sidéré par un voyage organisé où se côtoient Johnny Hallyday, des échangistes goulus et des chamans.

Évidemment, ce projet ambitieux s'inscrit sous le signe d'un ludisme exacerbé qui, disons-le tout net, fait mouche. Foisonnant, débridé, *L'effacement progressif des consignes de sécurité* multiplie les scènes abracadabrantes, les personnages insolites, et hybride sans vergogne les discours. Policier, science-fiction, fantastique, échos bibliques, surréalisme, et quoi encore ? Le choc des genres, étourdissant par moments, participe d'un qui-vive permanent. L'écriture ne cesse d'emprunter les contre-allées, de tourner à gauche si la logique dit droite et de capitaliser sur le tourmis légitime de Dieutre. Tout cela tisse un labyrinthe qui donne certes du fil à retordre aux Thésée qui s'y risquent, mais si le parcours n'est pas toujours aisé, les questionnements et le pur plaisir qui en découlent récompensent largement le lecteur. Avis à Ravalec : nous attendons impatiemment la suite du Jeu.

Patrick Roy



Profondément mélancoliques, les récits de Sebald ont le charme des souvenirs pâlis au fond des greniers.

JANICK TREMBLAY
Julie de Saint-Laurent
Trait d'union, Montréal
2002, 392 Pages

Un héritier illégitime du trône britannique est né à Québec au XVIII^e siècle. Il s'agit du fils d'Édouard, fils de George III et futur père de la reine Victoria. C'est ce que Janick Tremblay nous révèle dans son premier roman, un roman historique, consacré à la maîtresse du prince d'Angleterre.

Julie de Saint-Laurent, jeune femme originaire de la France et catholique, est présentée au prince Édouard qui est à la recherche d'une compagne pour partager sa vie de militaire. Bien qu'elle ne l'ait jamais rencontré et qu'elle n'appartienne pas à la noblesse, Madame de Saint-Laurent décide de suivre son instinct qui l'incite à avoir confiance en cet homme qui est de sept ans son cadet. Dès la première rencontre, le charme opère entre ce jeune officier et cette magnifique femme. En 1791, Édouard est envoyé par son père, le roi George III, au Bas-Canada. Triste de laisser derrière elle sa sœur et son pays, Julie de Saint-Laurent accepte néanmoins de suivre le jeune prince. Cependant, l'adaptation n'est pas des plus faciles. Le climat difficile du pays et l'ignorance que lui fait subir l'aristocratie anglaise et française la confinent à la solitude. Heureusement, Julie fait la rencontre de Charles Jouve, un professeur de musique qui lui permet de développer son talent et de chasser son ennui. Malgré quelques désagréments, Julie de Saint-Laurent et le prince Édouard réussissent à maintenir une relation de couple intense et durable.

En fait, le sujet abordé par Janick Tremblay est des plus intéressants. Rarement a-t-on entendu parler de cette dame qui a donné un héritier québécois au trône d'Angleterre. L'écrivaine semble s'être bien documentée tant sur les personnages eux-mêmes que sur la façon dont on vivait au Bas-Canada entre 1791 et 1794. Quelques épisodes sont parfois longs et semblent ne pas être déterminants dans la suite de l'intrigue. De ce côté, l'écriture du roman gagnerait peut-être à se resserrer, mais l'ensemble de l'ouvrage réussit à nous captiver, que ce soit par les informations sur la vie à cette époque ou par les personnages. D'ailleurs, plusieurs personnages secondaires, dont le couple de Catherine et Louis-Antoine Salaberry et les domestiques du prince Édouard, sont très attachants. Ils appuient de

façon pertinente et convaincante les deux personnages principaux. En somme, *Julie de Saint-Laurent* est un roman passionnant et une page de notre histoire qui mérite d'être découverte.

Nathalie Bouchard

MARIO VARGAS LLOSA

La fête au Bouc

Gallimard, Paris
2002, 604 pages
Collection « Du monde entier »

En littérature, s'il est un sujet riche à propension historique, c'est bien la vie d'un dictateur. Franco, Mussolini et autres Hitler ont bien servi le genre, ne serait-ce que pour le roman historique portant sur le XX^e siècle. Les écrivains latino-américains ont quant à eux l'embaras du choix au regard des tyrans de l'histoire de leur propre continent, Pinochet et Perón n'en sont pas les moindres. Le romancier péruvien Mario Vargas Llosa s'est attaché pour sa part à rendre compte de la dictature de Rafael Leónidas Trujillo en République dominicaine de 1930 à 1961.

Surnommé le Bienfaiteur par les partisans du régime, le Bouc par les opposants, Trujillo n'est pas le moindre des dictateurs. Terreur policière, corruption, exécutions arbitraires : le trujillisme respecte les règles de l'art pour maintenir le climat nécessaire à la mainmise d'un peuple, d'un pays et de ses richesses. Dans *La fête au Bouc*, Vargas Llosa cherche à rendre compte des mécanismes de la dictature à travers l'histoire des conjurés qui ont assassiné le tyran.

Fascinant à plus d'un titre, le déroulement narratif se construit autour d'une seule journée, celle où le dictateur trouvera la mort le soir venu. Outre l'alternance entre la voix des tyrannicides et celle de Trujillo lui-même, le premier niveau narratif est celui d'Urania Cabral, qui revient à Saint-Domingue plus de trente ans après la mort de Trujillo. Fille d'un des principaux acteurs du régime trujilliste, le lecteur découvre peu à peu pourquoi elle quitta subitement le pays en 1961, et surtout pourquoi elle revient après trente ans d'absence et de silence. Intimement liée à une des facettes les plus noires de la vie du tyran, l'histoire d'Urania raconte un drame personnel encore d'actualité pour la principale concernée, tandis que l'ensemble de la population dominicaine semble déjà avoir oublié l'emprise de la dictature pour ne se rappeler que la prospérité économique légendaire de cette période.

Le pouvoir. Tel est le thème central de *La fête au Bouc*. Contrôle de l'Église, entente avec les Américains pour contrer le communisme des pays voisins, principalement Cuba, maintien des principaux actifs du pays au sein de la famille du dictateur et de quelques privilégiés, police secrète dont l'activité s'étend au-delà des frontières pour taire les opposants... Ce ne sont que quelques-uns des moyens mis en place pour exercer un pouvoir absolu sur l'ensemble du pays. Le lecteur découvre la fascinante machine, principalement par le biais des conjurés en attente du passage de la voiture du tyran afin de l'assassiner. Si tous adhèrent à la nécessité politique de tuer Trujillo, il demeure que chacun a ses raisons personnelles, issues d'une humiliation profonde qui a fait de chaque individu un complice du régime, et pas nécessairement malgré lui.



Vargas Llosa dresse un portrait exemplaire du phénomène de la dictature, glacial et précis jusqu'à la moindre séance de torture...

Au-delà du portrait de trente ans de trujillisme, Vargas Llosa dresse un portrait exemplaire du phénomène de la dictature, glacial et précis jusqu'à la moindre séance de torture. À la limite de l'étouffement, puisque même les opposants sont montrés comme complices. Le contrepoint fait défaut, ce qui fait de *La fête au Bouc* un roman désespérant de réalisme. Bien que Vargas Llosa ait réussi un coup de maître avec son dernier roman, il lui manque quelque peu l'ironie d'un Montalban avec *Moi, Franco*, ou encore la touche réaliste magique d'un Asturias dans *Monsieur le Président*.

Viviane Paradis

GILLES TIBO
Les parfums d'Élisabeth
Québec Amérique, Montréal
2002, 166 pages

D'abord illustrateur pour ensuite passer avec succès à l'écriture, Gilles Tibo sait s'adresser à tous les publics : enfants, adolescents et adultes y trouvent leur compte. Dans *Les parfums d'Élisabeth*, son dernier roman, il nous livre une histoire de lutte pour la survie, de complicité et de solitude tour à tour vécues par le couple étrange qui déambule au fil des pages.

Élisabeth regrette le confort du couvent où elle était logée et nourrie lorsqu'elle se retrouve tapie au fond d'une barque, affamée, grelottante et le ventre déformé par l'enfant à naître. À l'avant, dans l'embarcation, Gravelin rame sans relâche, respirant à pleine bouffée les parfums de la jeune femme. Les voici tous les deux, fuyant un monde dit « civilisé » où ni elle, pauvre fille engrossée par son père, ni lui, grand sot au cœur humble, n'avaient de place. Atteignant enfin une île déserte, tandis qu'Élisabeth s'abandonne aux contractions qui la tenaillent, Gravelin guette les poissons prêts à sortir du ventre de la fille, un morceau de long galet effilé à la main. Laissant finalement la vie sauve à l'enfant, à ce petit être dont il ne comprend pas l'existence, Gravelin part à la recherche de nourriture et d'eau potable. Explorant l'île, l'homme devient bientôt le chef d'une meute de

loups qui s'approchent un peu plus chaque jour de la chaloupe renversée où se blottissent la maigre Élisabeth et son fils. Apeurée, dégoûtée par la plage où s'amoncellent de plus en plus les carcasses d'animaux morts rapportés par son ami, la jeune mère réussit à convaincre Gravelin de retourner en mer. À bout de forces, ils sont enfin repêchés par des marins charbonniers, Élisabeth et son enfant placés dans un hôpital tandis que Gravelin erre dans les rues. Au fil des jours, l'homme s'introduit dans la chambre d'Élisabeth et lui apporte de l'argent, monnaie et papier chiffonné au fond de ses poches. Après trois mois, le couple s'enfuit de ces lieux, mû par le désir de la jeune femme de vivre dans une grande ville.

Dans *Les parfums d'Élisabeth*, les émotions l'emportent sur les dialogues, les sens sont au premier plan et entraînent les lecteurs dans un retour aux origines. La peur, la faim, l'espoir, la tristesse sont autant d'agitations qui bouleversent les deux personnages aux prises avec leurs instincts plus forts que tout. Abandonnés à eux-mêmes, unis dans leur solitude comme dans leur réconfort, Élisabeth et Gravelin doivent composer avec un environnement beaucoup plus hostile que celui auquel ils s'attendaient. Confinés dans l'exiguïté d'une chaloupe ou dans le huis-clos d'une chambre, l'homme et la femme ne parviennent à communiquer que par odeurs et grognements, cris et parfums : « Puis [Gravelin] se sauva en se bouchant les oreilles. Les gémissements de la mère et les cris de l'enfant emplissaient le ciel, la terre et la mer au grand complet » (p. 43). Gilles Tibo réussit de toute évidence à susciter l'intérêt dès les premières pages de son récit. Dans un style hors du commun, le romancier dévoile un texte sans dialogues, ce qui, loin d'alourdir le récit, laisse la place à des émotions vécues à fleur de peau,

Marie-Michelle Poulin

PIERRE YERGEAU
La désertion
L'instant même, Québec
2001, 199 pages

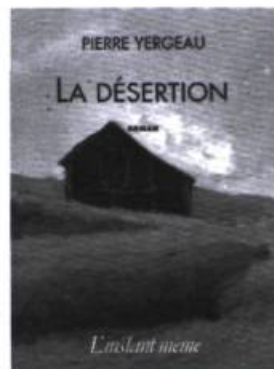
Après *L'écrivain public*, Pierre Yergeau puise de nouveau dans l'immense réservoir de l'imaginaire abitibien pour évoquer, dans *La désertion*, un monde à la fois troublant et fascinant à travers l'évolution et les perceptions de Michelle-Anne Hanse. Probablement pour susciter l'intérêt des lecteurs, les éditions de L'instant même s'emballent en affirmant qu'il s'agit d'« une grande fresque abitibienne » alors qu'il est sans doute encore beaucoup trop tôt, après seulement deux œuvres, pour parler d'une véritable fresque.

La désertion, c'est la forêt boréale qui s'étend à perte de vue, « la perfection d'une nature aussi pauvre que triomphante » et, dans toute cette immensité, la petite Mie, élevée dans un monde d'hommes, dans le tumulte des bûcherons du « campe » de Senne-terre. Dans un milieu où l'homme est fréquemment contraint de plier devant la nature, même l'espace intérieur de Mie devient un « territoire du consentement ». Malgré son désir de quitter un univers qui lui inspire de la répulsion, elle cherche un « refuge », un lieu intermédiaire à partir duquel elle pourrait percevoir le monde extérieur.

Après le décès de sa grand-mère, Mie passe son adolescence à Val d'Or. Le silence inquiétant de la forêt boréale fait place au bruit d'une ville en pleine effervescence. Attirés par l'or, les mineurs arrivent de partout et en grand nombre. Confiants en l'avenir, ils sont néanmoins « les serviteurs et les martyrs d'une richesse mythique », car l'or qui repose sous leurs pieds appartient à des compagnies américaines.

Peu à peu, les souvenirs de la jeune fille s'érodent, se dissolvent. De plus,

Les phrases et les chapitres s'accompagnent
et se répondent au gré
des vents et des parfums... d'Élisabeth.



les écrits de son frère Jérémie lui donnent non seulement l'impression que sa vie est banale, mais qu'elle lui est dérobée.

Lorsqu'elle rencontre Jean, Mie décide que, à défaut d'avoir pu exercer un contrôle sur son passé, elle prendra son propre destin en main. Regrettera-t-elle d'avoir choisi l'amour comme « doctrine » ?

Jusqu'au dernier chapitre, Pierre Yergeau semble viser un vaste public. Cependant, une fois confronté aux obscurités de la fin du roman, le lecteur se demande si seulement quelques initiés peuvent accéder au sens de l'œuvre. S'il ne réussit pas à lever les ambiguïtés, il fermera son livre carrément frustré ou découragé. Pourtant, ce lecteur ne devrait aucunement douter de ses compétences. De toute façon, y a-t-il véritablement un seul sens à donner à la clôture du roman de Yergeau ? La polysémie ne contribue-t-elle pas à la richesse d'une œuvre littéraire ?

Pour ce qui est de la langue, même en dehors des dialogues, Yergeau n'hésite pas à utiliser un vocabulaire bien de chez lui et bien québécois.

Isabelle Fournier

ANNE WIAZEMSKY

Sept garçons

Gallimard, Paris

2002, 218 pages

Ce serait une erreur que de lire ce texte sur une page et de l'oublier par la suite : sous le couvert d'une grande simplicité – qui n'est qu'apparence – Wiazemsky (qui a obtenu, en 1998, le Grand Prix du Roman de l'Académie française pour *Une poignée de gens*) nous présente un groupe d'enfants qui se rencontrent, deux étés de suite, dans une villa sur la côte, non loin de Marseille. Rencontre forcée, puisque leurs parents, qui se sont connus lors d'un voyage en Grèce, ont



décidé de passer chaque année quelques semaines en juillet sur une propriété au bord de la mer. La villa Mirmir et les adultes forment la coulisse devant laquelle se joue l'enfance – sept garçons, de deux couples vivant à Paris, puis le fils et la fille d'un couple vivant au Venezuela et dont la mère se retire à Mirmir pour, possiblement, se reposer de sa vie aux côtés d'un mari très affairé. Sa fille Roséliane, 11 ans, devient rapidement le point de mire de cette troupe de garçons, dont trois ont plus ou moins le même âge qu'elle. Par sa gentillesse, sa *différence*, elle apaise et excite des rivalités entre frères ennemis, tisse des liens avec Guillaume, le plus mûr des garçons, passe à l'éveil de la sensualité/sexualité de la prépuberté.

Un roman en deux temps (1960 et 1961), composé d'une multitude de petits tableaux, faits de rien et de tout à la fois : il est rare de sentir, entendre, voir de toucher de manière aussi intense (pour le goût de la nourriture, c'est plus difficile), et Wiazemsky ne se prive pas de faire appel à nos disponibilités sensorielles. Sont décrites les journées à Mirmir à travers les perceptions des enfants, laissés à eux-mêmes, mais en apparence seulement : les parents, quelque peu transformés en autorités olympiennes et distantes, n'interviennent qu'en de rares occasions. Le personnage touchant d'une vieille nanny russe est plus présent avec son amour pour l'un des deux frères ennemis. Mais dans l'ensemble, les adultes suivent

la maxime que les enfants doivent régler leurs conflits entre eux et trouver des solutions qui leur conviennent. Rapidement, le lecteur se rend compte que ces conflits – somme toute très courants, « normaux », causés par les frictions quotidiennes, la jalousie, la compétition, l'impatience de grandir – constituent l'ap-

prentissage ordinaire par lequel passent tous les enfants afin de pouvoir s'associer, enfin, au monde des adultes.

Sans jamais trop appuyer, Wiazemsky peint alors un tableau (ce n'est pas par hasard que dans le groupe des adultes il y a un peintre, un autre est pianiste), en esquissant d'abord le fond de la toile, pour y introduire lentement les couleurs, par touches jetées « au hasard » sur le canevas. Mais rien dans ce roman n'est laissé au hasard et c'est là où la lecture se fait parfois difficile. Si le lecteur se demande, au début, où Wiazemsky veut en venir avec cette fresque d'enfants qui se transforment lentement sous nos yeux, ce n'est qu'à la fin que, dans un coup de théâtre, il reprend le fil de la narration à rebours et découvre que les trames du récit convergent vers ce dénouement tragique, au sens propre du mot : sans en révéler la nature, disons que cette *théâtralité* n'est pas innocente, que le jeune auteur d'une pièce de théâtre sera son meilleur interprète, avant la lettre.

Une autre réserve, plus importante, concerne le langage qui semble calqué non pas sur ce que disent et pensent des enfants entre huit et douze ans, mais sur des études de la psyché enfantine tournées en phrases pouvant convenir à la façon de s'exprimer de petits Français appartenant à une classe sociale assez aisée. Souvent, la maturité, le côté adulte de leurs conversations, les interventions des protagonistes qui s'autoanalysent rendent le texte peu crédible – des enfants *ordinaires*, même s'ils fréquentent d'excellentes écoles, partent en Angleterre pour prendre des cours de langue, ne parlent de cette manière que trois ou quatre ans plus tard, au début de l'adolescence, avec leur volonté d'établir des règles, des conventions de comportement.

Mais il se peut que les petits Français du début des années 1960 aient été différents de ceux d'aujourd'hui.

Hans-Jürgen Greif

FÉLICITATIONS À ANN LAMONTAGNE !



- Finaliste Prix du Gouverneur général 2001
- Finaliste Prix du livre M. Christie 2001
- Sélection de livres pour les jeunes de Communication-Jeunesse 2001-2002
- Cinquième position au Palmarès Communication-Jeunesse des livres préférés des jeunes 2001-2002

